



2 VOLUME

# L'Initiation

Hypnotisme — Théosophie

Kabbaie — Science Occulte — Franc-Maçonnerie

PRIX: 3 fr. 50

PARIS

GEORGES CARRÉ, EDITEUR

58, rue St-André-des-Arts, 58

1889

TABLE METHODIQUE DES MATIÈRES

PHILOSOPHIE	PAGES	SCIENCE OCCULTE	PAGES
<i>Essai sur la Situation philosophique</i> , par L. (W <sup>***</sup> ) . . . . .	1-146-253	<i>La Pierre philosophale</i> , par PAPUS . . . . .	34
HYPNOTISME		<i>La Synarchie</i> , par RENÉ CAILLÉ . . . . .	49
<i>Les Maladies épidémiques de l'Esprit</i> , du D <sup>r</sup> PAUL REYNARD . . . . .	85	<i>La Divination artificielle</i> , par ROUXEL . . . . .	103
<i>Cachexie nicotique guérie</i> , par E. DECROIX . . . . .	142	<i>L'Astrologie</i> , par ELY STAR . . . . .	130
<i>Hypnotisme</i> , par ROUXEL . . . . .	260	<i>Expériences sur la Force psychique</i> , par H. PELLETIER . . . . .	185
<i>Expériences suivies d'hypnotisme</i> , par H. PELLETIER . . . . .	277	FRANC-MAÇONNERIE	
THÉOSOPHIE		<i>Qu'est-ce qu'un Initié</i> , par PAPUS . . . . .	193
<i>Théosophie et Sociologie</i> , par BARLET . . . . .	219	DIVERS	
<i>Prière théosophique</i> . . . . .	277	<i>La Théorie des Tempéraments</i> , par POLTI et GARY . . . . .	17
KABBALE		<i>Le Testament d'un Haschichéen</i> , par JULES GI-RAUD . . . . .	59
<i>Explication du Pantacle de la Rose-Croix</i> , par STANISLAS DE GUAITA . . . . .	200	<i>Noël</i> . . . . .	84
SPIRITISME		<i>Déclaration à nos lecteurs et à nos abonnés</i> . . . . .	97
<i>Les Origines et les Fins</i> , par EUGÈNE NUS . . . . .	273	<i>Une Découverte</i> , par M. CHARLES HENRY . . . . .	181
		<i>L'Abbé Roca et les Congrégations</i> . . . . .	279



## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

---

# ESSAI

## SUR LA SITUATION PHILOSOPHIQUE

---

Le développement des idées est incontestablement soumis à des lois, lois mathématiques comme celles qui régissent la mécanique et la physique ; le développement des mœurs lui est parallèle, et ils réagissent l'un sur l'autre.

Notre époque se signale par l'embrouillement des doctrines et par l'affolement des mœurs.

Une morale inférieure, beaucoup trop de théorie, beaucoup trop peu de pratique, voilà ce qui nous caractérise. Cette anarchie sûrement ne durera pas ; l'ère est proche qui verra naître une nouvelle philosophie et une nouvelle société. Notre mode de penser est usé : s'il satisfait la raison, il laisse le cœur vide. Le pessimisme n'est pas une solution ; or tous les philosophes d'aujourd'hui y aboutissent. L'école des systèmes contemporains permet d'induire ce que pourront être les futures formules du xx<sup>e</sup> siècle. C'est ce que nous avons tenté.

Que le lecteur se montre indulgent envers cet essai ;

en pareil sujet l'erreur est facile, l'impartialité presque impossible.

Le seul vœu que nous formons pour lui est qu'il contribue à remettre en honneur la philosophie sans laquelle ni la science ni la morale ne peuvent progresser.

W.



I

L'antiquité se termina dans une grande lutte de philosophes. Aux premiers siècles du christianisme ce fut un déchaînement des systèmes les plus contraires, des doctrines les plus opposées : galiléens, pharisiens et saducéens ; pythagoriciens, platoniciens, et néo-platoniciens ; stoïques et épicuriens se disputèrent sans relâche dans les écoles, et les bouleversements du vieux monde semblèrent petits comparés à cette bataille gigantesque, à cette mêlée prodigieuse des idées où tant d'intelligence fut dépensée, où l'effort des esprits fut si intense que la théologie et la scolastique purent régner sans peine pendant plus de huit cents ans sur l'Europe endormie, épuisée par l'effort.

Avec le xix<sup>e</sup> siècle paraît s'ouvrir une ère semblable. Notre époque, non contente des résultats acquis ou retrouvés depuis la Renaissance, se signale par l'abondance et la diversité des opinions et des théories.

Sous Louis XIV la philosophie avec Descartes, Bacon, Hobbes, Malebranche et Bossuet, même avec Pascal, fut celle qui convenait au pouvoir absolu, au pouvoir de droit divin ; elle glorifie l'homme, oublie la nature ; son unité est bien apparente. Seul, Spinoza

proteste au nom du panthéisme, mais son heure n'était pas venue et ses disciples n'apparaissent que longtemps après.

La Monadologie est une œuvre de transition; l'harmonie préétablie un grand essai d'accommodement entre l'homme et les créatures qui l'entourent; Leibnitz prépare les philosophes de la nature, il prépare Condillac, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes. C'est à peine si le pyrrhonisme involontaire de Berkeley jette une note discordante dans cette belle symphonie des humanitaires qui ne connurent qu'une erreur, capitale par exemple, « de n'avoir point pour le mal toute l'horreur qu'il doit inspirer. » (1).

La Révolution et les guerres de l'Empire, le développement des sciences d'observation, l'œuvre de Goëthe, ont achevé de dégager de ses liens la pensée moderne sur laquelle l'Église avait si pesamment exercé son joug qu'on retrouve son influence même chez ses adversaires les plus convaincus.

Mais la liberté entraîne l'anarchie; la liberté morale, plus sûrement et plus vite que la liberté politique, amène la dissolution et l'éparpillement; l'éclectisme a tenté d'extraire un corps de doctrine de toutes celles qu'il réfutait, mais comme on ne bâtit rien de durable avec des matériaux tirés de racines, il n'a fait qu'accélérer la désagrégation, et en détruisant les systèmes qui l'avaient précédé il a contribué à la multiplication des théories, à l'amoncellement des *De natura rerum* de toutes marques qui constituent l'as-

---

(1) Guizot.

semblage le plus disparate qu'on ait connu depuis l'École d'Alexandrie.

Ce fut certes une grande et belle idée que celle de Victor Cousin. Son tempérament à la Bossuet le poussait à régler la philosophie comme l'Église l'avait fait pour la théologie ; mais loin de proscrire l'examen et la discussion, il voulut s'en servir exclusivement ; rêve impossible, utopie généreuse, qui dénote de la part de son auteur plus d'illusion sur le cœur humain qu'on ne penserait en trouver chez un homme qui a vécu pour la philosophie et qui s'est illustré par elle.

La psychologie, avec La Romiguière, Royer-Collard et Maine de Biran, continuait à se développer sur les bases d'autrefois. La Romiguière essayait, sans y parvenir, de rajeunir Condillac et de l'accommoder au progrès des idées. Royer-Collard discutait sur la connaissance, il se montrait profond analyste et habile argumentateur. Maine de Biran, par ses consciencieuses monographies, contribuait pour une grande part, plus peut-être que Cousin lui-même, au triomphe du spiritualisme à l'Université de France.

Vers la même époque, concurremment avec cette splendeur de la philosophie officielle, le socialisme s'épanouissait et passionnait les esprits. Les Saint-Simon, les Fourier et les Proudhon semaient à la volée leurs paradoxes et leurs sophismes, œuvres bizarres où les traits de génie cotoient les absurdités sans nom, où le rationalisme se mêle au mysticisme, où l'oubli des conventions est si absolu, la poussée vers le neuf et l'inconnu si intense qu'on se demande

quel est leur but et si les auteurs n'ont point cherché autre chose qu'affoler la conscience humaine.

Fourier, le communiste, prêche l'anarchie et l'entier laisser-aller, il veut par là affirmer la liberté. Saint-Simon, au contraire, anéantit la personnalité et noie l'individu dans une effrayante organisation où le panthéisme est religion et le despotisme gouvernement. Proudhon cherche à renverser l'idée d'un Dieu personnel extérieur à sa création et les principes les plus vulgaires du droit commun ; un de ses pamphlets a pour titre : *la Propriété, c'est le vol*.

Ce furent trois tentatives gigantesques, elles donnèrent naissance aux mouvements socialistes qui ne font que s'accroître de plus en plus ; elles attaquaient les idées et les institutions les plus dures à l'homme : la responsabilité et l'idée du devoir, la famille et la propriété.

Tandis qu'en France on tentait d'établir une constitution philosophique qui n'eut pas plus de stabilité que ses contemporaines politiques, et que le socialisme poussait de vigoureux rameaux, on travaillait en Angleterre sur un terrain plus restreint mais plus solide, sur la logique.

Hamilton proscrivait la métaphysique, la rayait brutalement par un sophisme ingénieux mais futile, s'imaginant l'avoir détruite, de même qu'on prétendait, dans les classes, réfuter le pyrrhonisme par le fameux argument, si enfantin d'ailleurs, du doute *du doute*.

Stuart Mill vint ensuite, et marchant dans la même voie, sous l'influence de Comte, inaugurait la logique et la psychologie expérimentale. Sa *Logique* est une

œuvre à part, où l'originalité ne le cède en rien à la clarté et à une admirable exposition des phénomènes de l'esprit ; le contraste est violent avec la métaphysique allemande du même temps. Le bon sens éclatant dont elle s'illumine, la rigueur mathématique de ses définitions et de ses déductions, la convenance parfaite de ses inductions, ne permettent de la comparer, parmi les traités analogues, qu'à un seul : le *Discours sur la méthode*.

On sent que l'auteur est du pays de Bacon, du pays de la science expérimentale, du pays des Newton, des Davy et des Priestley.

En ce qui concerne la connaissance, il n'admet en réalité que les phénomènes ; d'après lui, on peut définir la matière : une possibilité permanente de sensations ; il nous ramène ainsi à Condillac, il le rajeunit et avec plus d'autorité que La Romiguière ; avec lui apparaît la définition moderne de l'esprit ; l'esprit n'est qu'une chaîne de faits de conscience.

Dans sa *Logique* il établit ou croit établir que les axiomes ne reposent que sur l'expérience : « Toutes les sciences commencent par être inductives, elles ne prennent que plus tard la forme déductive. » L'induction seule nous instruit (point commun avec Condillac). Pas de volition sans antécédent, donc déterminisme absolu. Son *Économie politique* s'en ressent ; après avoir nié que la société soit une institution naturelle il la subordonne entièrement à la raison et admet trois époques : théocratique, métaphysique et logique. Toutefois, en appliquant à l'économie politique les résultats trouvés en logique, il en agrandit le domaine

et il prépare la sociologie. On peut même dire qu'il en est le fondateur. Cette doctrine de la sensation allait compter d'illustres disciples, Bain et Herbert Spencer, et Taine en France. Bien que son domaine ne s'étende pas au delà de la pure psychologie et qu'elle ne puisse constituer à elle seule une philosophie à part, on doit lui être reconnaissant des progrès qu'elle a fait faire à l'analyse de l'esprit et de la voie nouvelle où elle a lancé la physiologie. Dépouillant les errements anciens, effaçant de son vocabulaire les entités vagues en lesquelles on prétendait, à priori, décomposer l'intelligence, elle s'est résolument lancée dans l'observation, détruisant cette vieille barrière que l'orgueil de l'homme avait élevée entre lui et le reste des êtres, et, ne voulant voir en lui qu'un animal supérieur par la complicité et la richesse d'organisation, elle l'a étudié avec une sincérité dont on ne saurait trop louer.

Cependant l'Allemagne, loin d'abandonner la métaphysique, produit le plus gigantesque système déductif qu'on ait vu s'élever depuis Spinoza. Hegel, le plus puissant esprit, après Kant et Leibnitz, de ce pays si riche en philosophes, développe le panthéisme rationnel, l'accorde avec la science moderne, et l'édifice qu'il élève est si imposant d'aspect, qu'on n'aperçoit pas tout d'abord, en l'admirant, la faiblesse de sa base.

L'esprit universel dont les individus ne sont que des formes passagères évolue dans le temps; rien n'est en dehors de lui, il est tout ce qui est. La pensée en soi, dans un perpétuel devenir, crée tout et dévore

tout. Aussi la logique, la déductive, non l'expérimentale, la subjective, non l'objective, est-elle la science par excellence, la science de Dieu considéré dans son essence. L'idée, qui sans cesse se transforme, est la seule réalité ; rien de ce qui existe soit subjectivement, soit objectivement ne peut être séparé d'elle, de sa substance éternelle et infinie. Aussi, en toutes choses, faut-il considérer la totalité, dégager la condition d'existence, le pourquoi et la fin de l'ensemble ; les parties n'ont aucune valeur séparément, et leur seule raison d'être est que réunies elles forment un tout. On peut facilement prévoir ce que devient l'État dans un tel système et quelle faible importance une pareille philosophie attache à l'individu dès qu'il sort de son rôle de citoyen, ou plutôt de rouage civique, le seul qu'il ait le droit de jouer et dans lequel il doit toujours se confiner. Infécond en politique, l'hégélianisme ouvre des horizons nouveaux à l'esthétique ; la division de l'art en symbolique, classique et romantique, cette trinité riche en conséquences et en heureuses applications, ses aperçus profonds et impartiaux sur les religions contribuent à relever son originalité et accentuent son caractère propre : l'Universalité. La métaphysique moderne n'avait pas encore vu naître une doctrine plus complète et d'apparence plus rigoureuse. Mais Hegel n'en est pas seul le père, Spinoza, Kant et Schelling avaient fourni les organes, Hegel les a rassemblés et coordonnés.

Quelques années plus tard, Schopenhauer paraît, et avec lui la formule du pessimisme contemporain. C'est la renaissance du panthéisme hindou, une

étrange et attirante philosophie. Le principe d'où tout découle n'est plus l'Idée mais la Volonté ; non pas la volonté telle que le vulgaire l'imagine, mais la Volonté impersonnelle, j'allais dire inconsciente, qui préside à toutes les causes, qui détermine tous les effets, qui fait tomber la pierre sur le sol, qui combine les atomes, qui pousse l'oiseau à faire son nid, qui inspire à l'homme tous ses sentiments et son amour pour la vie.

La Volonté veut tout, produit tout, c'est d'elle que tout émane. Plus l'homme combat ses instincts inférieurs, plus il cherche à se spiritualiser, plus il tend vers la perfection, vers le but final qui est le retour à la Volonté suprême, l'anéantissement dans son sein, le Nirvâna. La vie, telle que nous la comprenons, est l'obstacle qui s'oppose à la réalisation du bonheur vrai, au retour à l'Unité. Le sage doit-il pour cela renoncer à l'existence, s'en défaire par la force ? Non, qu'il accepte ce mal dont il n'est pas responsable, mais qu'il contribue à la délivrance de l'humanité en l'acheminant vers la mort. C'est pourquoi les femmes sont un grave péril, une ruse de Satan, l'amour une duperie, la procréation une absurdité.

Par l'égoïsme, qui est une forme de l'instinct de conservation, nous tenons à la terre : il faut vaincre l'égoïsme ; par la charité, le dévouement, le sacrifice, nous nous détachons d'elle, il faut développer en nous ces vertus. La sympathie est le fondement de la morale, elle prouve à chaque homme qu'il n'est qu'une inséparable parcelle du Tout, qu'il ne fait qu'un avec lui. *Tat tvam asui*, tu es cela, dit la maxime hindoue, la

seule vraie. Le guerrier qui meurt pour sa patrie, tout être qui se sacrifie pour la communauté, en affirmant victorieusement l'excellence de cette parole, triomphe de l'esclavage, s'affranchit définitivement par la mort victorieuse.

Telle est, en un bref résumé, la métaphysique et la morale de Schopenhauer : l'originalité de cette doctrine n'est pas le seul caractère qui la distingue. Le vague des conceptions, le peu de solidité des arguments disparaissent dans le poétique du langage, dans l'ironie, dans la verve sarcastique qui ornent l'exposition des idées. Schopenhauer n'est pas un métaphysicien ordinaire, à la mode allemande, il est misanthrope avec autant d'esprit que La Rochefoucauld, poète comme pas un philosophe. Son œuvre, d'abord obscure et méconnue, a conquis une des premières places; son action sur la société, quoique tardive, est indéniable.

Edouard de Hartmann a succédé au pessimiste de Francfort avec un succès, en possession d'une popularité qui, en Allemagne du moins, va toujours grandissant. Il part, à peu de chose près, des mêmes principes, aboutit aux mêmes conclusions.

Moins spirituel et moins caustique, mais plus brillant, aussi plus superficiel, il a fondé sur ce qu'il appelle l'Inconscient son explication de l'homme et du monde. Ses théories, dont l'analogie avec celles de Schopenhauer est évidente, paraissent remonter à Leibnitz, aux *Perceptions insensibles*.

L'Inconscient (*Unbewüßtes*) est l'être unique dont les individus ne sont que des manifestations phéno-

ménales. Il n'est pas seulement la Volonté (car on ne conçoit pas de volonté sans objet) mais la Volonté avec son Idée objet (*Vorstellung*). La Volonté consciente, celle qui préside aux actes réfléchis chez l'homme, n'est qu'une exception, une injure à l'Inconscient qui par toutes les fins l'opprime ; l'issue de sa lutte avec lui n'est pas douteuse, il l'anéantira tôt ou tard. Nous sommes, presque autant que l'animal, esclaves de l'instinct qui n'est qu'une manifestation sensible de l'Inconscient ; et même notre volonté n'est vraiment maîtresse du corps que lorsqu'elle agit par l'intermédiaire du vouloir inconscient : un mouvement réfléchi ne devient facile que lorsqu'il se transforme en une sorte de réflexe ; l'entraînement, dans tous les exercices physiques en est une preuve convaincante. C'est encore à l'Inconscient qu'il faut remonter pour expliquer le sentiment de l'idéal. L'organisme ne fait pas l'instinct, comme le prétendent les cartésiens ; c'est bien plutôt celui-ci qui détermine celui-là ; et, pour appuyer son assertion, l'auteur a puisé dans son érudition une foule d'ingénieux exemples. Nous sommes donc des instruments de l'Inconscient, et la conscience de notre moi n'est qu'une anomalie, et le philosophe conclut comme son maître : Pour être ce que nous sommes, mieux vaut ne pas être.

Avec cette doctrine se termine l'histoire contemporaine des idées allemandes. Il semble inutile d'insister sur leur allure commune, sur le fond d'où elles dérivent toutes, le panthéisme. La marche rapide des sciences y a fatalement conduit l'esprit germanique, on va voir qu'en France et en Angleterre celles-ci ont

déterminé la chute définitive de la métaphysique et l'avènement de la philosophie positive. Parmi la foule des noms bien connus des penseurs qui ont illustré le positivisme et l'évolutionisme, nous ne citerons ici que les deux principaux : Auguste Comte et Herbert Spencer. L'importance énorme de leur œuvre ne nous permet pas dans cette introduction de l'analyser et de la discuter, ne fût-ce que le plus brièvement possible, nous en reparlerons plus loin; nous voulons seulement en présenter l'ensemble et les idées maîtresses.

Le positivisme n'est pas à proprement parler une philosophie, car les problèmes de l'Être et de la Substance, l'explication de la connaissance y sont systématiquement laissés de côté; c'est plutôt une *méthode*, pure et simple, n'admettant que l'expérience et le calcul, ne voulant considérer que les faits et les lois qui les enchaînent, refusant à l'esprit de le guider dans le subjectif et dans l'idéal. Descartes, Bacon et Hume peuvent être considérés comme ses ancêtres les plus directs.

Le seul objet digne des efforts de l'homme est la science, la science du réel; et la science a pour but de nous permettre de prévoir les faits, de nous en rendre maîtres, en ce sens que nous pouvons les déterminer. Cette pensée présente une grande analogie avec celles de Képler sur le même sujet, et on se rappelle volontiers son admirable expression à propos de la planète Mars : ce captif maintenant dédaigné, si longtemps rebelle à ses calculs, et qu'il avait fini par enchaîner dans ses tables.

Mais éloigner le fantôme de l'absolu ce n'est pas le

## LIVRES CONCERNANT LA SCIENCE OCCULTE

En vente à l'Administration

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1. *Démonomanie des Sorciers*. Bodin, Angevin. Paris, Jacques du Puy, 1582. 1 vol. in-4°. grav. sur bois sur le titre, vélin.... 25 fr.

*Première édition, très rare.*

2. *Albertus magnus*. — De secretis mulierum, item de virtutibus herbarum, lapidum et animalium. Amstelodami. 1669, in-12, veau..... 9 fr.

3. *Geomantia* (opus) completum in libros tres divisum, quorum : I. Universans Geomanticam theoriam; II. Praxim; III. Varias a diversis authorib. decerptas questiones continet. Curiosus recens dedicatum ab de Pisis, doct. med. Lugd., Lugduni. J. A. Hugueton. 1638. pet. in-4° vélin..... 14 fr.

4. *Le Grom*. Plusieurs expériences utiles et curieuses concernant la médecine, la métallique, l'économique et autres curiosités, avec un traité du sel des philosophes, où sont enseignés la préparation, les vertus et l'usage de ce sel merveilleux. Un vade-mecum philosophique en faveur des enfants de la science hermétique. Paris, 1718. in-12, relie..... 8 fr.

5. *Agrippæ* (N. C.) De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio inveciva, ex postrema authoris recognitione. Coloniae, 1575, in-18, vélin..... 13 fr.

6. *Raymundi Lulli* (Secreta secretorum) et hermetis philosophorum in libros tres divisa, etc., etc... Coloniae, 1592, in-12, dem. rel. 9 fr.

7. *Boyleus* (Rob). Noctiluca aëria, sive nova quaedam phaenomena in substantiaë factitia sive artificialis, *Sponti Lucida*, production, observata. Una cum adnexo ejusdem substantiaë processu. Londini, 1682, in-12 vélin..... 12 fr.

8. *La poule noire*, ou la Poule aux œufs d'or, avec la science des talismans et anneaux magiques, l'art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits aériens et infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, acquérir la connaissance des sciences secrètes, etc., déjouer tous les maléfices et sortilèges, par A. L. S. O. En Egypte, 740. petit in-12, avec fig., demi-rel..... 12 fr.

9. *Gougenot des Mousseaux*. Mœurs et pratiques des démons ou des esprits visiteurs, d'après divers auteurs et les poètes contemporains. Paris, 1854, in-12, broché..... 7 fr.

10. *Gougenot des Mousseaux*. La magie au XIX<sup>e</sup> siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges. Paris, 1860, in-8°, br..... 10 fr.

11. *Le Démon* (Des rapports de l'homme avec). Essai historique et philosophique, par J. Bizouard. Paris, 1862-64. 6 forts vol. in-8°. brochés, bon état..... 40 fr.

*Paru à 48 francs, et épuisé.*

12. *Magia Astrologica*, hoc est P. Const. Albinii Villanovensis clavis sympathiaë septem metallorum et septem selectorum lapidum ad Planetas, etc., etc., Parisiis, 1611, pet. in-8°, vélin..... 18 fr.

*Volume rare.*

13. **Astrologues judiciaires** (*L'incertitude et tromperie des*), par Barthélemy Heurtelevyn, Parisiis. Paris, 1619, pet. in-8°, veau. 18 fr.

*Volume très-rare.*

14. **Astrologie**. Summa inveniendi tam signa quam partialia, seu particularia cujuscunque nati per divisione quarumdam litterarum numeralium ex proprio nomine, nusquam tamen viciato mutatore hujus cujus fatum inquiritur, etc., etc. Pet. in-8°, reliure de l'époque. . . . . 22 fr.

*Manuscrit du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, fort bien écrit, renfermant plusieurs figures.*

15. **Diabes de Loudun** (histoire des), ou de la possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville. Amsterdam, 1716, in-12, avec frontispice gravé. . . . . 48 fr.

*Rare, reliure fatiguée.*

16. **Morel (A)**. Histoire générale du Diable, d'après les documents officiels. — Avertissements. — Introduction. — Histoire du Diable pendant la mission de Jésus-Christ en Palestine, d'après les documents officiels. Paris, 1861, 2 petits volumes petit in-12. 5 fr.

17. **Astrologie**. Petri Pitati Veronensis, Almanach novum, ad annos undecim, incipiens ab anno Christi 1552 usque ad annum 1562. Tubingæ, 1553, petit in-4°, avec tableaux et figures, cart. 46 fr.

*Très-rare. Ex libris du marquis d'Astorga. Quelques petites piqûres de vers et mouillures.*

18. **Des marques de sorciers** et de la réelle possession que le diable prend sur le corps des hommes par Jacques Fontaine, Lyon, 1611. Petit in-8°, papier de Hollande, broché. . . . . 6 fr.

*Réimpression à 100 exemplaires d'une pièce rarissime faite à Arras vers 1860.*

19. **Sciences occultes** (dictionnaire des) savoir : Aéromancie, alchimie, anthropomancie, bibliomancie, démonomancie, pyromancie, sexomancie, sidéromancie, thalmodancie, vampirisme, etc., etc., ou répertoire universel de toutes les croyances merveilleuses, mystérieuses ou surnaturelles, etc., etc., publié par l'abbé Migne. Paris, 1848, 2 forts vol. in-4°, à 2 colonnes, de 1400 col. environ à chaque vol., brochés. . . . . 20 fr.

20. **Ouvaroff**. Essai sur les mystères d'Eleusis. Paris, Impr. royale, 1816, in-8°, broché. . . . . 5 fr.

21. **Morieno Romano**. De transfiguratione metallorum et occulta summaque antiquorum philosophorum medicina. — De arte chymica, dialogus, etc., etc., 1593. pet. in-8°. de 80 pages. Couverture en parchemin. . . . . 47 fr.

*Volume de toute rareté.*

22. **Triomphe (le) hermétique**, ou la pierre philosophale victorieuse ; traité plus complet et plus intelligible qu'il y en ait eu jusques ici, touchant le *Magistère hermétique*. 2<sup>e</sup> édition, rev. et augm. Amsterdam, 1710. pet. in-8°. bas. avec le nom *Le Petit* frappé en or sur le plat. . . . . 8 fr.

23. **Ragon**. La messe et ses mystères comparés aux mystères anciens, 1 fort vol. in-16, ouvrage épuisé. . . . . 6 fr.

nier. Comte sait trop bien qu'il y a tout un ordre de noumènes qui échappent au raisonnement, indéfinissables par leur essence même ; il les range dans l'Inconnaissable, désignant par ce mot l'Absolu, le principe subjectif et tout ce qui s'y attache et en découle.

« Il n'y a qu'une seule maxime absolue, c'est qu'il n'y a point pour nous d'absolu. » L'éternelle relativité régit le monde, nous ne pouvons qu'étudier ses manifestations, chercher à saisir sur la mobilité des phénomènes et l'instabilité des sensations qu'ils produisent en nous, les lois immuables auxquelles tout est soumis, par lesquelles tout devient, se transforme et disparaît.

Voilà donc le dernier mot sur les efforts de l'humanité : les siècles se sont succédé apportant chacun leur génération de penseurs qui s'acharnaient dans la poursuite du même problème : l'origine et la fin des choses. L'esprit de l'homme est ainsi fait que sa logique entraînant, plus maîtresse de lui qu'il n'est maître d'elle, l'amène invariablement à cette muraille derrière laquelle se retranchent les idées dernières. Et malgré tant de vains efforts, tant de déceptions, bien que toutes ces tentations d'explication se fussent réfutées les unes les autres, l'espérance n'avait jamais faibli, le courage n'avait jamais fait défaut, le Sphinx ne perdait point ses interrogateurs. Et voici que le positivisme nous enlève même l'espoir, interdit la métaphysique, proscrit l'idéal.

Une fois tracé le cercle dans lequel nous sommes condamnés à nous mouvoir, sans jamais en sortir, voyons ce qu'il renferme et si le champ est encore

vaste : La philosophie positive, dit Comte, se compose de six sciences : on n'y trouve pas la psychologie, car l'auteur la range dans la physiologie : n'admettant que l'étude objective de l'esprit et nullement l'examen par la conscience. Ce dernier ne conduit à rien : « Comment pourrions-nous nous observer raisonnant ? » Nous ne savons rien de l'esprit, si ce n'est que [toute pensée est accompagnée d'un travail mécanique ou chimique, d'une manifestation objective.

Les lois de ces manifestations, leur ensemble et leur enchaînement constituent la psychologie. — L'algèbre est la plus générale et aussi la plus élémentaire de toutes ces sciences, la sociologie en est la plus complexe; la première, en raison de sa simplicité relative, est la plus développée, la plus avancée; la dernière est encore dans l'enfance, mais dans un avenir prochain, on pourra prédire les événements de l'histoire, expliquer leur succession et trouver leurs rapports avec autant de certitude qu'on le fait aujourd'hui pour les phénomènes physiques ou chimiques. La sociologie date de Comte, c'est la science positiviste par excellence, les disciples du maître n'ont fait que développer, généraliser et préciser ses idées pleines d'aperçus féconds. La division du développement de l'humanité en trois époques est, sans contredit, la plus originale et la plus neuve : il y a trois âges : le théologique, le métaphysique et le positif. L'époque théologique, la plus imparfaite des trois, remonte jusqu'à l'origine des sociétés et s'étend longtemps sur l'histoire, elle a vu naître les religions qui ont successivement passé par le fétichisme, par le polythéisme

et par le monothéisme. — Mais bientôt, devant l'uniforme et constante évolution de la nature, l'esprit se voit forcé de rejeter ses divinités capricieuses et de les remplacer par des abstractions auxquelles il aura recours pour expliquer les causes et rendre compte des effets. C'est l'époque métaphysique ; aux dieux plus ou moins imparfaits ont succédé les *principes*, les *entités d'imagination*. Le mode positif se prépare alors, l'expérimentation substitue la méthode positive à la méthode subjective, son domaine s'agrandit avec les découvertes et le jour est proche où la métaphysique elle-même disparaîtra définitivement.

Vers la fin de sa vie, Auguste Comte s'est contredit ; comprenant l'insuffisance de son système, il a voulu créer une religion nouvelle. Nous ne nous arrêterons pas à ces aberrations, les positivistes les ont reniées : la doctrine était formulée, toutes les parties du système nettement indiquées dans le *Cours de philosophie positive*.

Herbert Spencer, en Angleterre, a joué le même rôle de réformateur. Il procède à la fois de Stuart Mill et de Comte. Moins exclusif que celui-ci, il ne renonce pas au subjectif, et après avoir montré l'impuissance de l'esprit en face de l'absolu, l'inanité de ses tentatives pour définir ou seulement pour concevoir la substance et la force, l'espace et le temps, il admet l'efficacité de la conscience dans la relativité.

Loin de proscrire la religion, il veut la concilier avec la science, il fait voir dans une admirable analyse, qu'elles finissent par se rencontrer, après être parties des deux voies opposées : la foi et le rai-

sonnement, qu'elles arrivent chacune au mystère dont il ne faut pas essayer de soulever le voile. Les deux méthodes objective et subjective sont donc également bonnes, mais à condition de les employer chacune à propos, c'est ainsi qu'il procède dans ses *Principles of Psychology*.

Ce qui le distingue surtout de Comte, c'est qu'il ne rejette pas entièrement les causes finales ; il voit dans le développement de l'univers, dans son *évolution* une marche systématique depuis la désintégration complète, jusqu'à l'intégration parfaite ; la matière cosmique, d'abord disséminée dans l'espace en un état de raréfaction tel que le vide le plus parfait de nos machines pneumatiques ne peut en donner une idée, se condense peu à peu, *s'intègre*, et en même temps la diversité remplace l'uniformité, l'hétérogénéité succède à l'homogénéité suivant une loi unique dont nos lois physiques ne sont que des cas particuliers, loi que nous parviendrons peut-être un jour à formuler, sans toutefois connaître les termes qu'elle relie. Cette loi universelle est le Progrès, l'Evolution. Herbert Spencer est le philosophe de l'Evolution, il a donné la *dynamique* du matérialisme actuel, tandis que Comte en avait élaboré la statique.

Les deux systèmes se complètent l'un l'autre ; ils résument les tendances rationalistes de notre époque. C'est le monument de la science moderne ; c'est l'œuvre fondamentale du XIX<sup>e</sup> siècle, celle par laquelle on le jugera et par laquelle il marquera sa place dans l'histoire.

W\*\*\*.

# LA THÉORIE DES TEMPÉRAMENTS

## ET LEUR PRATIQUE

---

### CHAPITRE IV

#### LES LOIS

Les lois se réduisent à deux : loi d'évolution, loi des complémentaires.

..

LOI D'ÉVOLUTION. — L'ordre d'évolution est L, B, S, N, L, etc.



Cela revient à dire (au point de vue *action*) : calme, accroissement, maximum, décroissance, calme nouveau. (Voir au second chapitre les Analogies d'âges, de saisons et de toute sorte.) Dans les Lunaisons, l'ordre des influences correspondantes est : nouvelle lune, premier quart, etc. ; dans la journée : nuit, matin, etc.

On retrouve cette évolution dans une période de digestion : d'abord l'esprit est soumis aux sensations et au système digestif ; puis il se libère, domine à son tour, influe sur toute l'activité ; de *déductif*, comme

dirait l'abbé Michon (*Système de Graphologie*), le sujet devient intuitif. D'abord passif, corporel, calme ( $pc\alpha = L$ ), il est spiritualisé et activé ( $oia = B$ ); l'activité s'est répandue dans le corps et a commencé à s'étendre au delà du domaine immédiatement soumis à la volonté ( $acs = s$ ); enfin l'intuition pure surgit de cet état d'inconscience qui réagit à son tour sur le cerveau, dont c'est là la passivité spéciale ( $sip = N$ ). Si le jeûne se prolonge, un nouvel état  $L$  se manifeste, mais plus exagéré, de même que ceux qui suivent :  $B$  sera fièvre;  $s$  et  $N$  seront des exaltations malades du corps et de la tête; et quelque suprême état  $L$  amènera, au bout d'un certain nombre de tours de la roue, le suprême épuisement.

Que l'on compare, en tenant compte des modifications qui font leurs caractères particuliers, la veille, la continence au jeûne. Comme points de repère, on n'a qu'à prendre l'ennui (objectivité) du début et l'exaltation (subjectivité) de la fin : l'un mène à l'autre; incessamment on va de l'amour de la régularité au goût du nouveau, et de la digestion, de la langueur, de la fécondité à la faim, à la passion, au désir; du spleen à l'idéal. (Voir plus loin la *loi de variété*.) Qu'on observe le prestige identique que donnent sur autrui la résistance au sommeil, le jeûne, la chasteté, et la parenté d'influence sur le sujet entre l'insomnie, l'amour et le désespoir, ainsi qu'entre la fatigue, le rut et l'ennui. Et que l'on déduise.

Tout excitant doit être considéré comme un moyen de hâter les effets du jeûne et même de les prolonger au delà d'un repas ou plus loin encore. — Il y a des

excitants tout intellectuels. — Prendre un excitant c'est sacrifier du *soi*, tout comme jeûner, c'est-à-dire sacrifier de sa réserve, de sa volonté objective, de son énergie propre (L, B et S) pour se livrer à de l'inconscient, à l'inconnu (N), à la faim débilitante et excitante. L'égoïsme, c'est digérer; l'altruisme, jeûner.

Une pensée, une occupation, une lecture, une étude, une action quelconque, un état quelconque évoluent selon la loi générale.

Il va de soi que plus un élément est développé chez le sujet, plus les états et influences analogues acquièrent d'importance et d'étendue.

On peut subdiviser les quatre périodes de l'évolution, et se faire des espèces de calendriers, d'horloges, etc., approximatifs :

LNSB : minuit à 1 h. ; première quinzaine de janvier.

LNSB : 1 h. à 2 h. ; deuxième quinzaine de janvier.

LSNB : 2 h. à 3 h. ; première quinzaine de février.

LSBN : 3 à 4 h. ; deuxième quinzaine de février.

LBSN : 4 h. à 5 h. ; première quinzaine de mars.

LBNS : 5 h. à 6 h. ; deuxième quinzaine de mars.

(en reculant, si l'on veut, de quelques jours ces dates, de manière à faire coïncider la première avec le solstice d'hiver); et ainsi de suite pour toutes les analogies, dans tous les détails que nous avons donnés aux combinaisons, et en développant autant qu'on le voudra : quant à l'ordre des lettres dans la série des formules, il doit être tel *que les plus voisines formules soient les plus semblables*. Dans l'existence humaine, L régira à peu près les sept premières années et les quatorze dernières (si l'on prend le

chiffre 84 comme moyenne de la vie normale); B s'étendra de 7 à 28, s de 28 à 49, et N de 29 à 70 ans. Les subdivisions *binaires* (1) feront des périodes d'environ sept années. Nous n'attachons pas, bien entendu, d'importance particulière à ce chiffre 7, non plus qu'à ses multiples; nous ne le prenons même pas comme consacré par l'usage, voire même par le Code; mais simplement parce que l'observation nous a fait voir que c'est dans des périodes de trois ans et demi qu'a lieu une *petite évolution* LBSN, qui recommence ainsi au-dessous de la grande des subdivisions nouvelles.

On voit, en effet, reparaitre à trois ans et demi de distance des tendances semblables chez le même individu.

Sans avoir l'intention d'entrer davantage dans le détail, indiquons encore deux lois secondaires :

1° *Loi d'écho*. — Les pensées de chaque printemps ont un écho dans l'automne suivant et de là, transformées, dans le printemps d'une seconde année; celles de chaque été se répercutent par un hiver dans un deuxième été, et vice versa. Il en est de même pour les quarts d'évolution de toute espèce, dont les influences se répondent ainsi par pairs et par impairs.

2° *Loi de variété*. — L'homme évolue sans cesse de l'exagération de son propre tempérament à la tendance *opposée* qui le pousse à développer au contraire les éléments les plus faibles de sa formule.

---

(1) Voir au chapitre précédent.

Nous en avons déjà vu un premier exemple, qui est en même temps une explication, à propos de la digestion. Un actif, d'après la loi de variété, se fera alternativement actif et passif; un objectif, objectif et subjectif; et ainsi pour tous.

En histoire cette loi est de la plus haute importance; l'histoire s'appuie sur le temps imposé aux efforts par masses et sur l'hérédité. Chaque génération (de trente-trois ans à peu près) évolue, pendant chacune de ses subdivisions de seize années, huit ou neuf ans dans un sens, huit ou neuf ans dans l'autre, — aspirant et respirant, digérant et jeûnant. Son repas c'est, en quelque sorte, tout ce qui fait rénovation, révolutionnaire ou romantique; quant au repos, on peut le trouver dans le long intervalle du moyen âge... Mais ceci n'est que théorie. En tout cas, en nous appuyant sur ce que trois générations forment un siècle et, d'après nous, quatre siècles une ère, n'est-il pas instructif de comparer le xix<sup>e</sup>, le xv<sup>e</sup>, le xi<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup>, si troublés et inventeurs; le xviii<sup>e</sup>, le xiv<sup>e</sup>, le x<sup>e</sup> et le vi<sup>e</sup> qui détruisirent et rénovèrent; le xvii<sup>e</sup>, terminé avec Louis XIV, le xiii<sup>e</sup> sous saint Louis, le ix<sup>e</sup> finissant avec Charlemagne et le v<sup>e</sup> avec Clovis, dans leurs brillantes synthèses; le xvi<sup>e</sup>, le xii<sup>e</sup>, le viii<sup>e</sup>, le vi<sup>e</sup>, autant de naissances à des sociétés, des arts et des pensers nouveaux?

Eh bien, ce qu'est en général l'Ere de quatre siècles, l'homme l'est en particulier. Il éprouve aussi vivement que chaque génération ce va-et-vient de l'excès de la personnalité à l'excès du désir de la compléter. Ce dernier excès peut occasionner un *grand*

*danger* psychologique, celui de se renier soi-même dans l'admiration de son contraire (telle que l'explique plus bas le complémentarisme), et c'est l'origine de la plupart des conversions. C'est qu'en effet, dans ce tangage qui se joint au roulis perpétuel de l'Evolution en marche, il est difficile de conserver toujours son équilibre.

*Evolution individuelle.* — Elle suit les lois générales ; mais le caractère de persistance des éléments qui forment la personnalité veut que cette évolution soit toute de surface. Pour en donner l'idée, nous distinguerons le *tempérament essentiel*, immuable, que nous écrirons en majuscules, des *tempéraments d'aspects* qui ne sont que les apparences successives, que les modifications d'ordre invariable que le tempérament essentiel présente successivement aux divers âges : les formules de ces tempéraments d'aspects seront en italiques.

A l'exception toutefois de la première lettre qui restera une majuscule, parce que l'élément le plus important reste *absolument immuable* dans l'évolution. C'est ainsi que le centre d'une roue qui tourne demeure immobile.

L'observation nous permet d'établir que la formule qui donne le tempérament essentiel est identique à celle que présente le tempérament d'aspect chez le sujet une fois sa puberté bien établie, c'est-à-dire entre un peu plus de dix-sept ans et vingt et un ans chez l'homme, entre quatorze ans et un peu moins de dix-huit ans chez la femme.

Avant cet âge et après cet âge, autour du tempéra-

ment réel ou essentiel, graviteront ses aspects mais de façon à présenter, à l'époque que nous venons d'indiquer, une identité parfaite entre la formule essentielle et la formule d'aspect. Quant à l'ordre dans lequel se succéderont les trois éléments mobiles, c'est l'ordre de la loi d'évolution.

Prenons un exemple : soit un *NBLS* mâle ; il doit présenter la formule d'aspect *nbls* entre dix-sept ans et demi et vingt et un ans. Il était donc auparavant pendant sept ans *nl* (d'abord *nlsb*, puis *nlbs*, pour suivre l'ordre de croissance et de décroissance des éléments) et, de trois ans et demi à dix et demi, *ns* (*nslb*, bien entendu) ; de la naissance à trois ans et demi, *nbsl*. Après la majorité, il sera *nbsl*, puis l'évolution continuera sa roue. Cependant, cesera dans un plan supérieur ; il faut aussi tenir compte des influences générales des âges.

Ces formules d'aspects (qu'on peut appliquer à l'évolution historique et à toute évolution d'une individualité même collective), ces formules servent à comprendre les modifications qui invariablement se produisent dans un tempérament donné. Mais il restera toujours cette différence radicale entre, par exemple, un *sn* à l'état *sl* et un *sl* à l'état *sn*, quel'influence *sl* sera plus une surprise et une superfétation chez le premier que chez le second, et y sera moins naturelle dans tous les sens du mot. Cependant, pour comprendre un individu à un âge donné, il n'en est pas moins indispensable de le rapprocher d'individus dont le tempérament essentiel reproduise l'aspect du sien et à l'âge où leur tempérament d'aspect reproduise son tempérament essentiel.

Il ne faut pas oublier d'y ajouter l'observation des deux lois secondaires d'écho et de variété.

On reconnaîtra généralement les influences momentanées par les caractères suivants, qui apparaissent d'abord : *ln*, rêverie secrète et tendance domestique ; *nl*, goût de l'étude et de l'instruction ; *ns* inflammabilité des sentiments, et disposition à la phtisie et aux névroses ; *sn*, désir un peu égaré et violent ; *lb*, organisation et quelque chose de maternel plus encore que de paternel ; *bl*, esprit de domination et de direction ; *sl*, habitude active et pratique de la vie ; *ls*, jouissance calme et positive de l'être ; *sb*, esprit d'intrigue et d'habileté ; *bs*, active invention et originalité ; *bn* goût de comédie et de persuasion ; *nb*, celui des spéculations abstraites et de l'indépendance. L'actif, le passif et l'objectif donnent à cette vie bien plus de valeur que ne lui en donnent l'intellectuel, le corporel et le subjectif, etc.

De quatorze à vingt et un ans, de trente-cinq à quarante-deux, de cinquante-six à soixante-trois, de soixante-dix-sept à quatre-vingt-quatre (toujours en supposant de quatre-vingt-quatre ans la moyenne de la vie normale), l'homme retrouve chaque fois son individualité spéciale avec son tempérament ; de sept à quatorze, de vingt-huit à trente-cinq, de quarante-neuf à cinquante-six, de soixante-dix à soixante-dix-sept, le rôle que la raison (mais elle seule) lui indique ; de la naissance à sept ans, de vingt et un à vingt-huit, de quarante-deux à quarante-neuf, de soixante-trois à soixante-dix, les impulsions premières de la nature.

Si vous faites l'expérience de lui révéler le premier de ces côtés, vous ferez à coup sûr trébucher sur ses lèvres un rire de satisfaction ; son cœur ne se gonflera pas de fierté, mais il est chatouillé par un plaisir qui monte et qui descend ; dans sa surprise et son ravissement, il livrera bien des choses. — Si vous lui dites le second, vous lui dites ce *qu'il a fait*, son grand effort, ce qu'il a pris sur lui d'accomplir, son obéissant courage devant le devoir fatal ; alors c'est son orgueil qui le fait se révéler. — Quand vous lui aurez esquissé le dernier, vous aurez éclairé à ses yeux la vieille question, toujours discutée, toujours singulière, que soulève son cœur, son impulsion, devant son esprit toujours irrésolu, et le consultant soupire avec mélancolie... comme un ballon gonflé que l'on perce et que l'on presse ; c'est par sympathie qu'il s'épanchera en confidences.



LOI DES COMPLÉMENTAIRES. — Tout amour résulte d'un complémentarisme.

Amour est pris ici dans son sens le plus large. Le complémentarisme est en quelque sorte *la raison de toute attraction*.

Dans une équation du premier degré, un rapport existe entre les deux termes d'un premier membre ; l'*idéal*, le but à atteindre, c'est d'établir un rapport *égal* entre le terme exprimé du second membre et le terme inconnu, terme à trouver, terme complémentaire. Dans les couleurs, l'unique couleur blanche est d'un côté ; de l'autre, se trouve un excès de deux des trois

couleurs fondamentales : rouge, jaune, bleu ; *l'idéal*, ce dont l'œil a besoin pour *l'équilibre* de ses sensations, c'est un excès tel de la couleur absente qu'on retrouve dans l'ensemble une impression analogue à celle de l'unité blanche.

Dans nos tempéraments, il n'y a qu'un membre à l'équation ; *l'idéal*, le but et le besoin d'*égalité* et d'*équilibre* sont intérieurs à la formule qui essaie en quelque sorte de s'ouvrir aux influences complémentaires, c'est-à-dire capables de la compléter et de faire cesser pour elle son perpétuel trébuchement.

*Ici, c'est l'individu qui cherche à se compléter*, et pour cela s'adresse à toute la nature et se sert de toutes ses facultés.

Mais nous avons vu dans une des lois secondaires qui dépendent de l'Évolution (*loi de variété*) que l'individu alterne sans cesse entre la nourriture et l'étayement de soi-même, d'une part, et la projection exagérée de ce qu'il a de plus saillant, d'une autre part.

*Ici, c'est la race qui cherche à se compléter*, en exagérant les tendances des êtres et en les poussant, par là, à l'activité, à l'union, à la production. Ce n'est plus l'équilibre de l'homme qui se tient debout, c'est l'équilibre de l'homme qui s'est laissé tomber. Alors surgit la grande tendance de *deux* êtres à devenir *un* — l'un par l'autre, et non plus individuellement — ce qui n'amène qu'un *troisième* être, l'Enfant.

Ce complémentarisme *pour l'espèce* a diverses formes.

I. La plus simple est celle du complémentarisme absolu, fermé, de deux individus de même race et de sexes opposés, d'âges rapprochés et de familles éloignées. Ex. : L12 N10 B7 S4 et sa réciproque S12 B10 N7 L4.

A cette identité des chiffres est dû l'*air de vague ressemblance* qui unit deux formules absolument inverses où les traits composés n'offrent pourtant aucune similitude, comme, par exemple, chez un corporel et une intellectuelle complémentaires.

Amitié de Gœthe et de Schiller, de Racine et de Boileau; amours de Gœthe et de Bettina, de Rousseau et de M<sup>me</sup> de Warens, de Racine et de la Du Parc (BSLN) etc., etc.

II. Complémentarisme, fermé aussi, des formules de périodes. Ex.: L12 n10 b7 s4 et s12 b10 n7 L4.

Cas secondaires résultant des deux précédents : 1° complémentarisme d'un tempérament d'aspect pour un tempérament essentiel : Ex.: LnbS pour sBNL. 2° la réciproque.

III. Complémentarisme ouvert et produit par l'adjonction du milieu, d'où le résultat.

Étant donnés un *sujet* à excès B, un *objet* à excès N, un *milieu* à excès L, le *résultat* NÉCESSITÉ sera S.

Le milieu est un total de formules, comme souvent le sujet, par exemple en histoire. Sujet, objet, milieu et résultat ne sont-ils pas les *filis* par lesquels M. Zola dit tenir ses personnages ?

La connaissance de trois quelconques d'entre eux entraîne celle du quatrième, *par complémentarisme*.

En amour, l'*objet* est humain.

Plus il y a, comme dans les cas qui dépendent de cette troisième forme, de membres au complémentarisme, moins il est constant, moins il a de chances pour être réciproque. Mais, moins il possède de membres, plus il est rare et difficile; car il exige un complémentarisme concomitant des conditions extérieures, moins une lacune telle qu'elle amène des résultats *heureux*. D'où l'importance des petits détails en amour.

Et ailleurs.

Les passions sont toutes des modifications de l'amour, d'autres l'ont assez dit. On pourrait ajouter que les pensées sont à leur tour des modifications des passions. Parmi les passions, il en est de forme haineuse; elles sont une combinaison de celles qui viennent directement de l'amour et des pensées qui aperçoivent des obstacles au complémentarisme désiré, nécessaire, et les jugent mauvais.

Le complémentarisme à l'intérieur ou à l'extérieur, est pour l'être l'état idéal, le seul but et la seule cause de tous ses efforts, de celui de vivre. Le complémentarisme à l'intérieur, c'est l'absorption des éléments qui manquent, afin de se compléter. Si le complémentarisme à l'extérieur garde quelque chose du précédent, il prend la forme de l'amitié; s'il est tout à l'extérieur, instantané et à *fond*, c'est la passion; traversé de lacunes, il donne les amours troublés, etc. Le mélange de l'amitié et de la passion a plus d'une fois produit ces derniers: cas de Musset et George Sand.

Un individu, à la fois très complet de nature et

d'aspect très équilibré, en attire un grand nombre d'autres ; c'est le cas de Goethe avec tant de femmes et de disciples ; c'est le cas de Napoléon et d'une génération toute subjective et en état de subjectivité. (Voir plus haut l'étude sur la faim, etc.)

De ce qui précède, résultent plusieurs enseignements : exagérer sa personnalité au dehors, c'est en réalité aboutir à se sacrifier à l'espèce sans le vouloir. — Toute influence analogue à nous-même nous jette au déséquilibre. — L'action, et tout ce qui active, tout excitant produisent des effets pareils. — Enfin le déséquilibre nous donne à choisir entre l'absorption des éléments qui nous manquent et l'abandon pour l'espèce de tout ce qui est saillant en nous. Le bien pour l'individu, c'est de s'équilibrer. Mais la loi de variété gêne cette tendance d'une part. Et d'autre part toute action, toute réalisation finale exigent le sacrifice de tout l'équilibre acquis.

Avec ces règles et les lois qui précèdent, il est intéressant de suivre les histoires de passions, depuis les malaises obscurs du prologue, les attentes de l'imprévu, le fameux « vague à l'âme » de 1830, depuis l'immense désespoir qui surgit au bout du premier pas dans la voie amoureuse, jusqu'à l'état de ruine lamentable où se trouve, tout fini, celui qui aima le plus longtemps et qui, seul, reste appuyé... au vide.

Il est encore plus intéressant d'étudier, en partant du même point de vue, la formation d'une individualité, d'un idéal, d'une œuvre.

∴

De la loi d'évolution et de la loi des complémentaires dérive la Pratique des tempéraments.

Les applications sont sans nombre.

C'est de l'évolution surtout qu'il faut s'occuper pour le travail; pourtant il y a à tenir compte du complémentarisme à ses trois degrés: au dernier et plus simple, en faisant s'équilibrer sa nature, son but, les circonstances et les moyens; au second (lorsqu'on s'est déjà attaché d'une manière intime à son œuvre), en la réglant d'après son évolution; au premier et plus haut enfin, lorsqu'on ne fait presque plus qu'un avec elle et qu'on l'a épousée, comme, dit-on, Jésus épouse son Église. Il est curieux de voir ainsi tel homme, studieux, dans une période *nl*, devenir systématique en *nb*, puis virtuose en *ns*.

C'est le complémentarisme surtout qui sert dans la vie sociale. Avec un objectif, soyez subjectif dans des proportions égales en veillant bien aux conditions dans lesquelles vous lui apparaissez, et en disposant le tout en vue du résultat. Avec un intellectuel, soyez corporel, etc. Cet art est merveilleusement possédé d'intuition par les intrigants, les hommes à bonnes fortunes et les coquettes. Servez-vous des mêmes règles pour vous défendre ou vous garder. Servez-vous-en pour savoir trouver les autres dans les états où il vous les faut (température, heure, circonstances, etc. analogues à leurs formules, plus ou moins), pour connaître leurs goûts (les goûts sont les résultats de besoins, lesquels ne sont que des complémentarismes partiels), pour prévoir leurs changements, pour prévoir les vôtres.

N'oubliez ni pour eux ni pour vous la *loi de variété* ; un effort dans un sens prédit la réaction dans l'autre, d'après des lois que vous possédez maintenant ; ne posez pas par conséquent en but tout l'idéal d'abord, si vous ne voulez pas toute la chute bientôt ; mais appropriez les élans de votre balancier à la formule du sujet et à celle de l'objet, comme aussi à celle du milieu.

Sachez vous servir de la *loi d'écho*, prenez garde au retour rythmique du mal un moment repoussé ; utilisez ces répercussions pour la multiplication des bonnes pensées et des efforts. La loi d'écho contient l'*art de l'habitude*.

Sachez obvier aux mauvais effets d'une évolution *précipitée, retardée ou inégalement accomplie* ; Ceci est la *médecine de l'âme*.

Craignez les suites d'un complémentarisme perversi : Si vous voulez, systématiquement, n'assimiler qu'une partie de ce que vous absorbez par la tête ou par le corps, si vous *volez la nature*, gare au déséquilibre ; gare, surtout si vous persistez, aux suites de cet *égoïsme* : l'espèce, la nature sont là pour profiter à vos dépens,...

En combinant tout cela, voyez quels diagnostics complets vous pouvez tirer du moindre coin de l'individualité. Une écriture qui vous tombe entre les mains, une phrase entendue vous font trouver la formule : Vous réunissez en proportions égales les caractères attribués aux éléments primitifs ; vous combinez selon les moyens indiqués et complétez ainsi les renseignements. Ayez avec cela l'âge et le sexe du

N'oubliez ni pour eux ni pour vous la *loi de variété* ; un effort dans un sens prédit la réaction dans l'autre, d'après des lois que vous possédez maintenant ; ne posez pas par conséquent en but tout l'idéal d'abord, si vous ne voulez pas toute la chute bientôt ; mais appropriez les élans de votre balancier à la formule du sujet et à celle de l'objet, comme aussi à celle du milieu.

Sachez vous servir de la *loi d'écho*, prenez garde au retour rythmique du mal un moment repoussé ; utilisez ces répercussions pour la multiplication des bonnes pensées et des efforts. La loi d'écho contient *l'art de l'habitude*.

Sachez obvier aux mauvais effets d'une évolution *précipitée, retardée ou inégalement accomplie* ; Ceci est la *médecine de l'âme*.

Craignez les suites d'un complémentarisme perversi : Si vous voulez, systématiquement, n'assimiler qu'une partie de ce que vous absorbez par la tête ou par le corps, si vous *volez la nature*, gare au déséquilibre ; gare, surtout si vous persistez, aux suites de cet *égoïsme* : l'espèce, la nature sont là pour profiter à vos dépens, ..

En combinant tout cela, voyez quels diagnostics complets vous pouvez tirer du moindre coin de l'individualité. Une écriture qui vous tombe entre les mains, une phrase entendue vous font trouver la formule : Vous réunissez en proportions égales les caractères attribués aux éléments primitifs ; vous combinez selon les moyens indiqués et complétez ainsi les renseignements. Ayez avec cela l'âge et le sexe du

sujet : vous n'avez plus qu'à tracer son évolution et chercher ses complémentaires pour dire les grandes lignes de son existence. Il vous sera facile de mesurer pour Eux les doses qui entreront dans leurs « idéals » successifs en amour, rien qu'en prenant à ces douze portraits féminins :

BL déité, LB sphyngé, BS sombre et Espagnole, SB narquoise et Parisienne, BN supérieure et lumineuse, NB délicate et inconnue, NS névrosée, SN ardente de vie, LS confortable et SL superbe ; et pour Elles, en vous faisant une liste analogue de types virils.

Il est donc possible de faire des « horoscopes » jusqu'à un certain point. Ce point est à peu près *au tiers* de la vérité complète. On peut compter un autre tiers pour les changements qu'apporteront les événements et la météorologie. Enfin un dernier tiers (en moyenne, également) peut être réservé aux modifications que sont capables d'accomplir la volonté et l'application d'influences déterminantes (1).

Ces influences sont partout : dans l'alimentation ; dans l'exercice (L promenade à plat, B montée, S marches difficiles, N descente) ; dans les attitudes du corps

(1) Cette fraction  $\frac{1}{3}$  est singulièrement voisine de la fraction  $\frac{4}{\pi}$  qu'on trouve dans maintes questions du calcul des probabilités,  $\pi$  étant le rapport 3,1416 de la circonférence au diamètre.

Le problème, dit de l'*Aiguille*, la théorie de Laplace sur la probabilité des erreurs dans des observations quelconques (célèbre application aux observations de Bradley) ; la théorie générale de la probabilité des causes, permettent de calculer le nombre  $\pi$  avec une approximation d'autant plus grande que le nombre des épreuves est plus considérable. La présence de  $\pi$  dans tous ces problèmes est l'indice d'une loi générale sur le rapport de l'incertitude à la certitude, de la prévision à la réalité. Or,  $\pi$  est à peu de chose près 3, le rapprochement qu'il soit voulu ou non mérite d'être signalé.

(23 décembre 1888. — Note de W\*\*\*).

(L couché et étendu ; B debout et marchant ; s courant ou se hâtant ; N à genoux et assis). Le corps cambré est objectif ; tendu, subjectif ; voûté , intellectuel ; remuant en entier, corporel ; un peu raide et gêné, passif ; poussant de la poitrine, actif) ; dans les attitudes prises au lit (L sur le dos, B sur la gauche, s sur le ventre, N sur la droite) ; dans celles de la tête (L retirée, B penchée en avant, s tendue en avant ou de côté, N renversée en arrière) ; dans toutes les attitudes (étudier les rites chrétiens et autres) ; dans la direction des gestes ; dans les divers travaux physiques et intellectuels ; dans les plaisirs, etc., etc.

... Mais nous voici encore, et définitivement, dans une de ces régions où les préceptes font place à de simples développements ! Ceux-ci n'ont que faire dans ce court résumé.

Qu'on nous pardonne de n'avoir pu exposer ces préceptes et ces lois avec plus de clarté. C'est un peu l'algèbre de l'homme que nous donnons ici : une algèbre ne se lit pas couramment. D'ailleurs nous ne saurions regretter d'avoir rebuté les esprits paresseux. Aux autres, il n'est pas besoin d'apprendre qu'un livre se relit, quand il a quelque valeur.

Amis, brisez l'écorce : elle n'est pas vide...

POLTI et GARY.

Décembre 1888.

---

---

## LA PIERRE PHILOSOPHALE

## I

## AVANT-PROPOS

Il faut une certaine audace pour traiter un pareil sujet à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous sommes cependant convaincus d'avance que le lecteur nous pardonnera eu égard à notre sincérité.

En effet, nous venons offrir au public non pas les conclusions d'un mystique enthousiasme non plus que les critiques partiales d'un esprit prévenu, mais bien le résultat d'un travail positif digne d'être pris en considération par tous les gens sérieux.

Nous allons d'abord voir ce qu'il faut entendre par le mot de Pierre Philosophale. et pour cela nous aurons à résumer l'opinion des alchimistes les plus instruits. Quand nous saurons la signification scientifique de cette expression, il nous faudra voir si elle est, oui ou non, en contradiction avec les données de la chimie contemporaine. Éclairés sur ces deux points, nous aborderons l'Histoire, cherchant avec la plus grande impartialité si la Pierre Philosophale a donné de son existence des preuves sérieuses et irréfutables, capables d'être facilement contrôlées par le lecteur. Ce sera là le point capital de notre travail, la raison d'être de toute notre étude.

C'est alors que nous pourrons dire quelques mots de la grande famille alchimique, des doctrines de ses membres et des débris de leur science subsistant encore dans l'architecture de nos vieux monuments et les rites de certains hauts grades de la franc-maçonnerie. Enfin une petite liste des livres les plus utiles au débutant terminera nos recherches.

Tel est le plan de notre travail ; nous espérons qu'il ne fera pas trop regretter au lecteur les quelques minutes que lui prendra sa lecture et nous prions d'excuser d'avance les imperfections qui pourraient s'y trouver, uniquement imputables à l'auteur de l'étude et non aux doctrines et aux maîtres étudiés.

## II

### QU'ENTEND-ON PAR PIERRE PHILOSOPHALE ?

Cette question, si simple au premier aspect, est cependant assez difficile à résoudre. Ouvrons les dictionnaires sérieux, parcourons les graves compilations des rares savants qui ont daigné traiter ce sujet. La conclusion est assez facile à poser : Pierre Philosophale, transmutation des métaux, égale *Ignorance*, *Fourberie*, *Folie*.

Si pourtant nous réfléchissons qu'en somme, pour parler *draps*, mieux vaut aller au drapier qu'au docteur *ès-lettres*, l'idée nous viendra peut-être de voir ce que pensent les alchimistes de la question.

Or, au milieu des obscurités voulues et des symboles nombreux qui remplissent leurs traités, il est

un point sur lequel ils sont tous d'accord, c'est la définition et les qualités de la Pierre Philosophale.

La Pierre Philosophale parfaite est une poudre rouge qui a la propriété de transformer toutes les impuretés de la nature.

On croit généralement qu'elle ne peut servir, d'après les alchimistes, qu'à changer du plomb ou du mercure en or. C'est une erreur. La théorie alchimique dérive de sources bien trop spéculatives pour localiser ainsi ses effets. L'évolution étant une des grandes lois de la nature, ainsi que l'enseignait il y a plusieurs siècles l'hermétisme, la Pierre Philosophale fait *évoluer* rapidement ce que les formes naturelles mettent de longues années à produire, voilà pourquoi elle agit, disent les adeptes, sur les règnes végétal et animal aussi bien que sur le règne minéral et peut s'appeler *médecine des trois règnes*.

Physiquement, ce serait une poudre rouge assez semblable comme consistance au chlorure d'or et de l'odeur du sel marin calciné. Tout à l'heure, du reste, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Comme c'est à la transformation des métaux *vils*, plomb et mercure, en or que doit le plus souvent servir cette Pierre, voyons en quoi consiste cette opération.

Chimiquement c'est une simple augmentation de densité si l'on admet l'unité de la matière, idée fort en honneur parmi les philosophes chimistes contemporains. En effet, le problème à résoudre consiste à transformer un corps de la densité de 13,6 comme le mercure, en un corps de la densité de 19,5 comme l'or. Cette hypothèse de la *transmutation* est-elle en

désaccord avec les plus récentes données de la chimie ?

C'est ce que nous allons voir.

### III

#### LA CHIMIE ACTUELLE PERMET-ELLE DE NIER L'EXISTENCE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE ?

Deux chimistes contemporains ont poussé leurs investigations dans l'obscur domaine de l'alchimie ; ce sont MM. Figuiet, vers 1853, qui publiait *l'Alchimie et les Alchimistes*, livre dont nous aurons tout à l'heure l'occasion de parler, et M. le professeur M. Berthelot, membre de l'Institut, qui fit paraître, en 1885, *les Origines de l'Alchimie*.

Ces deux savants officiels, le dernier surtout, font autorité en la matière et leur opinion mérite d'être écoutée par toutes les personnes sérieuses.

Tous deux ils considèrent l'alchimie et son but comme de beaux rêves dignes des temps passés ; tous deux ils nient formellement l'existence de la Pierre Philosophale (quoique Figuiet prouve à son insu cette existence). Et cependant ils déclarent que *scientifiquement* la chose ne peut pas être niée à priori. Ainsi Figuiet dit :

« Dans l'état présent de nos connaissances, on ne peut prouver d'une manière absolument rigoureuse que la transmutation des métaux soit impossible ; quelques circonstances s'opposent à ce que l'opinion

alchimique soit rejetée comme une absurdité en contradiction avec les faits. »

(*L'Alchimie et les Alchimistes*, p. 353.)

M. Berthelot, dans plusieurs passages de son livre, montre que loin d'être opposée à la chimie contemporaine, la théorie alchimique tend au contraire à remplacer aujourd'hui les données primitives de la philosophie chimique. Voici quelques extraits à l'appui :

« A travers les explications mystiques et les symboles dont s'enveloppent les alchimistes, nous pouvons entrevoir les théories essentielles de leur philosophie, lesquelles se réduisent en somme à un petit nombre d'idées claires, plausibles, et dont certaines offrent une analogie étrange avec les conceptions de notre temps. »

(BERTHELOT, *les Origines de l'Alchimie*, p. 280.)

« Pourquoi ne pourrions-nous par former le soufre avec l'oxygène, former le sélénium et le tellure avec le soufre, par des procédés de condensation convenables? Pourquoi le tellure, le sélénium ne pourraient-ils pas être changés inversement en soufre, et celui-ci à son tour métamorphosé en oxygène? »

« Rien en effet ne s'y oppose à priori. »

(*Ibid.*, p. 297.)

« Assurément, je le répète, nul ne peut affirmer que la fabrication des corps réputés simples soit impossible à priori. »

(*Ibid.*, p. 321.)

Tout cela montre assez que la Pierre Philosophale n'est pas fatalement impossible, même de l'avis des savants contemporains. C'est maintenant qu'il nous faut chercher si nous avons des preuves positives de son existence.

## IV

PREUVES DE L'EXISTENCE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE. —  
DISCUSSION DE LEUR VALIDITÉ

Nous affirmons que la Pierre Philosophale a donné de son existence des preuves irréfutables et nous allons exposer les faits sur lesquels se basent nos convictions.

Nous avons dit *les faits* ; car on ne peut considérer comme absolument sérieuses les démonstrations tirées des raisonnements plus ou moins solides. C'est dans le domaine de l'histoire que les affirmations sont toujours faciles à contrôler à toute époque et par là même vraiment irréfutables. Nous allons donc exposer les arguments invoqués par les adversaires de l'alchimie contre la transmutation, et ce sont des *faits* qui, seuls, pourront victorieusement réfuter chacune de ces objections.

C'est Geoffroy l'aîné qui s'est chargé en 1722 de faire le procès des alchimistes devant l'Académie. Si l'on en croit son mémoire, les nombreuses histoires de transmutation sur lesquelles les adeptes basent leur foi, sont facilement explicables par la supercherie. Des philosophes incontestés tels que Paracelse ou Raymond Lulle laissaient là pour un moment les

spéculations abstraites pour faire quelques tours adroits d'escamotage devant de bons naïfs ébahis. Cependant analysons les moyens de tromper dont ils disposaient, et cherchons à déterminer des conditions expérimentales mettant à néant ces arguments.

Les alchimistes se servent pour tromper les assistants de :

1° *Creusets à double fond ;*

2° *Charbons ou baguettes creux et remplis de poudre d'or ;*

3° *Réactions chimiques inconnues alors et parfaitement connues aujourd'hui.*

Pour qu'une de ces conditions se réalise, il faut nécessairement que l'alchimiste soit présent à l'opération ou ait touché auparavant aux instruments employés.

Donc, dans la détermination expérimentale d'une transmutation, l'absence de l'alchimiste sera la première et la plus indispensable des conditions.

Il faudra de plus qu'il n'ait eu en main aucun des objets qui serviront à cette transmutation.

Enfin pour répondre au dernier argument, il est indispensable que les données de la chimie contemporaine soient impuissantes à expliquer normalement le résultat obtenu.

Pour que notre travail trouve encore une base d'évidence plus solide, il faut mettre le lecteur à même de contrôler facilement toutes nos affirmations ; c'est pourquoi nous tirerons nos arguments *d'un seul ouvrage*, facile à trouver : *l'Alchimie et les Alchimistes*, de Louis Figuier.

Rappelons, avant de passer outre, les plus essentielles conditions :

1° *Absence de l'Alchimiste :*

2° *Qu'il n'ait touché à rien de ce qui sert à l'opérateur ;*

3° *Que le fait soit inexplicable par la chimie contemporaine.*

Et on peut ajouter encore :

4° *Que l'opérateur ne puisse pas être soupçonné de complicité.*

..

Ouvrons le livre de M. Figuiet, édition de 1854, chapitre III, page 206. Là, nous trouvons, non pas un, mais *trois* faits répondant à *toutes nos conditions* et que nous allons discuter un à un.

Non seulement l'opérateur n'est pas alchimiste ; mais c'est un savant considéré, un ennemi déclaré de l'alchimie, ce qui répond encore avec plus de force à notre quatrième condition. Parlons d'abord d'Helvétius et de sa transmutation ; nous citons textuellement Figuiet :

« Jean-Frédéric Schweitzer, connu sous le nom latin d'Helvétius, était un des adversaires les plus décidés de l'alchimie ; il s'était même rendu célèbre par un écrit contre la poudre sympathique du chevalier Digby. Le 27 décembre 1666 il reçut à la Haye la visite d'un étranger vêtu, dit-il, comme un bourgeois du nord de la Hollande et qui refusait obstinément de faire connaître son nom. Cet étranger annonça à Helvétius que

sur le bruit de sa dispute avec le chevalier Digby, il était accouru pour lui porter les preuves matérielles de l'existence de la Pierre Philosophale. Dans une longue conversation, l'adepte défendit les principes hermétiques, et pour lever les doutes de son adversaire, il lui montra dans une petite boîte d'ivoire, la Pierre Philosophale. C'était une poudre d'une métaline couleur de soufre. En vain Helvétius conjura-t-il l'inconnu de lui démontrer par le feu les vertus de sa poudre, l'alchimiste résista à toutes les instances et se retira en promettant de revenir dans trois semaines.

« Tout en causant avec cet homme et en examinant la Pierre Philosophale, Helvétius avait eu l'adresse d'en détacher quelques parcelles et de les tenir cachées sous son ongle. A peine fut-il seul qu'il s'empressa d'en essayer les vertus. Il mit du plomb en fusion dans un creuset et fit la projection. Mais tout se dissipa en fumée; il ne resta dans le creuset qu'un peu de plomb et de terre vitrifiée.

« Jugeant dès lors cet homme comme un imposteur, Helvétius avait à peu près oublié l'aventure lorsque, trois semaines après et au jour marqué, l'étranger reparut. Il refusa encore de faire lui-même l'opération; mais cédant aux prières du médecin il lui fit cadeau d'un peu de sa pierre, à peu près la grosseur d'un grain de millet. Et comme Helvétius exprimait la crainte qu'une si petite quantité de substance ne pût avoir la moindre propriété, l'alchimiste, trouvant encore le cadeau trop magnifique, en enleva la moitié disant que le reste était suffisant pour transmuier une once et demie de plomb. En même temps il eut soin

de faire connaître avec détails les précautions nécessaires à la réussite de l'œuvre, et recommanda surtout au moment de la projection d'envelopper la Pierre Philosophale d'un peu de cire afin de la garantir des fumées du plomb. Helvétius comprit en ce moment pourquoi la transmutation qu'il avait essayée avait échoué entre ses mains; il n'avait pas enveloppé la pierre dans de la cire et négligé par conséquent une précaution indispensable.

« L'étranger promettait d'ailleurs de revenir le lendemain pour assister à l'expérience.

« Le lendemain Helvétius attendit inutilement, la journée s'écoula tout entière sans que l'on vit paraître personne. Le soir venu, la femme du médecin ne pouvant plus contenir son impatience, décida son mari à tenter seul l'opération. L'essai fut exécuté par Helvétius en présence de sa femme et de son fils.

« Il fondit une once et demie de plomb, projeta sur le métal en fusion la Pierre enveloppée de cire, couvrit le creuset de son couvercle et le laissa exposé un quart d'heure à l'action du feu. Au bout de ce temps le métal avait acquis la belle couleur verte de l'or en fusion; coulé et refroidi, il devint d'un jaune magnifique.

« Tous les orfèvres de la Haye estimèrent très haut le degré de cet or. Povelius, essayeur général des monnaies de la Hollande, le traita sept fois par l'antimoine sans qu'il diminuât de poids. »

Telle est la narration qu'Helvétius a faite lui-même de cette aventure. Les termes et les détails minutieux de son récit excluent de sa part tout soupçon d'imposture. Il fut tellement émerveillé de ce succès que

c'est à cette occasion qu'il écrivit son *Vitulus aureus* dans lequel il raconte ce fait et défend l'alchimie.

\*  
\*  
\*

Ce fait répond à toutes les conditions requises. Cependant M. Figuier, sentant combien il était difficile à expliquer, ajouta quelques explications dans une édition postérieure (1860).

Voulant trouver partout à priori de la fraude, voici son argument principal :

L'alchimiste a soudoyé un complice qui est venu mettre dans un des creusets d'Helvétius un composé d'or facilement décomposable par la chaleur. Est-il nécessaire de montrer la naïveté de cette objection ?

1° Comment choisir juste le creuset que prendra Helvétius ?

2° Comment croire que celui-ci soit assez sot pour ne pas reconnaître un creuset vide d'un plein ou un alliage d'un métal ?

3° Pourquoi ne pas se donner la peine de relire le récit des faits ; M. Figuier aurait vu deux points importants :

D'abord la phrase suivante : *il prit une once et demie de plomb*. Ce qui indique qu'il l'a pesé, qu'il l'a manié, ce qui l'aurait mis à même de vérifier facilement si c'était vraiment du plomb.

4° Ensuite ce petit détail : *il couvrit le creuset de son couvercle*, ce qui empêche toute évaporation ultérieure.

5° Supposé même que vraiment Helvétius ait été trompé ; que lui, savant expérimenté, ait pris de l'or

pour du plomb, la preuve de la transmutation n'en ressort pas moins évidente, car les critiques oublient toujours le fait suivant :

S'il existe un alliage cachant l'or en lui, le lingot, après évaporation ou oxydation du métal impur, pèsera *beaucoup moins* que le métal initialement employé.

Si, au contraire, il y a adjonction par un procédé quelconque d'or, le lingot pèsera *beaucoup plus* que le métal initialement employé.

Or la transmutation de Bérigard de Pise, qu'on trouvera ci-après, prouve irréfutablement l'inanité de ces arguments.

Enfin pour détruire à tout jamais les affirmations de M. Figuiet, il suffit de remarquer que les orfèvres de la Haye ainsi que l'essayeur des monnaies de la Hollande constatent la pureté absolue de l'or, ce qui serait impossible s'il y avait eu un alliage quelconque. Ainsi tombe d'elle-même l'explication que le critique donne de ce fait,

« Nous ne pouvons guère expliquer aujourd'hui ces faits qu'en admettant que le mercure dont on faisait usage ou le creuset que l'on employait recélait une certaine quantité d'or dissimulée avec une habileté merveilleuse. »

(LOUIS FIGUIET, *ibid.*, p. 210.)

Nous avons dit *qu'un seul fait* bien prouvé suffisait pour démontrer l'existence de la Pierre Philosophale, et cependant il en existe trois dans les mêmes conditions. Voyons les deux autres :

Voici le récit de Bérigard de Pise, cité de même par Figuiet, p. 211 :

« Je rapporterai, nous dit Bérigard de Pise, ce qui m'est arrivé autrefois lorsque je doutais fortement qu'il fût possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros d'une poudre dont la couleur était assez semblable à celle du pavot sauvage, et dont l'odeur rappelait celle du sel marin calciné. Pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure chez divers marchands afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eût de l'or dans aucune de ces matières, ce que font souvent les charlatans alchimiques. Sur dix gros de mercure j'ajoutai un peu de poudre; j'exposai le tout à un feu assez fort, et en peu de temps la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or, qui fut reconnu comme très pur par les essais de divers orfèvres. Si ce fait ne me fût point arrivé sans témoins, hors de la présence d'arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner quelque fraude; mais je puis assurer avec confiance que la chose s'est passée comme je la raconte. »

Ici c'est encore un savant qui opère; mais il connaît les ruses des charlatans et emploie toutes les précautions imaginables pour les éviter.

Enfin citons encore la transmutation de Van Helmont pour édifier en tous points le lecteur impartial:

En 1618, dans son laboratoire de Vilvorde, près de Bruxelles, Van Helmont reçut d'une main inconnue un quart de grain de Pierre Philosophale. Elle venait d'un adepte qui, parvenu à la découverte du secret,

désirait convaincre de sa réalité le savant illustre dont les travaux honoraient son époque.

Van Helmont exécuta lui-même l'expérience seul dans son laboratoire. Avec le quart de grain de poudre qu'il avait reçu de l'inconnu il transforma en or huit onces de mercure. Il faut convenir qu'un tel fait était un argument presque sans réplique à invoquer en faveur de l'existence de la Pierre Philosophale. Van Helmont, le chimiste le plus habile de son temps, était difficile à tromper ; il était lui-même incapable d'imposture, et il n'avait aucun intérêt à mentir puisqu'il ne tira jamais le moindre parti de cette observation.

Enfin, l'expérience ayant eu lieu hors de la présence de l'alchimiste, il est difficile de comprendre comment la fraude eût pu s'y glisser. Van Helmont fut si bien édifié à ce sujet qu'il devint partisan avoué de l'alchimie. Il donna en l'honneur de cette aventure le nom de Mercurius à son fils nouveau-né. Ce Mercurius Van Helmont ne démentit pas d'ailleurs son baptême alchimique. Il convertit Leibnitz à cette opinion ; pendant toute sa vie il chercha la Pierre Philosophale et mourut sans l'avoir trouvée, il est vrai, mais en fervent apôtre.

Reprenons maintenant ces trois récits et nous constaterons qu'ils répondent aux conditions scientifiques posées. En effet :

Le mercure ou le plomb contenaient-ils de l'or ? Je ne le pense pas, attendu :

1° Qu'Helvétius qui ne croyait pas à l'alchimie non plus que Van Helmont et Bérigard de Pise, qui étaient

dans le même cas, n'allaient pas s'amuser à en mettre;

2° Que dans aucun cas l'alchimiste n'avait touché aux objets employés;

3° Enfin que dans la transmutation de Bérigard de Pise, si le mercure avait contenu de l'or et que celui-ci fût resté seul après la volatilisation du premier, le lingot obtenu aurait pesé beaucoup moins que le mercure employé, ce qui n'est pas.

Après ces arguments on pourrait croire que la liste est close; pas le moins du monde, il en reste encore un, peu honnête, il est vrai, mais d'autant plus dangereux :

*Tous ces récits, tirés de livres imprimés, ne sont pas l'œuvre des auteurs signataires, mais bien d'habiles alchimistes imposteurs.*

Voilà certes une terrible objection qui semble détruire tout notre travail; mais la vérité peut encore apparaître victorieusement.

En effet, il existe une lettre d'une tierce personne aussi éminente que les autres, le philosophe Spinoza, adressée à Jarrig Jellis. Cette lettre prouve irréfutablement la réalité de l'expérience d'Helvétius. Voici le passage important :

« Ayant parlé à Voss de l'affaire d'Helvétius, il se moqua de moi, s'étonnant de me voir occupé à de telles bagatelles. Pour en avoir le cœur net, je me rendis chez le monnayeur Brechtel, qui avait essayé l'or. Celui-ci m'assura que, pendant sa fusion, l'or avait encore augmenté de poids quand on y avait jeté de l'argent. Il fallait donc que cet or, qui a changé

l'argent en de nouvel or, fût d'une nature bien particulière. Non seulement Brechtel, mais encore d'autres personnes qui avaient assisté à l'essai, m'assurèrent que la chose s'était passée ainsi. Je me rendis ensuite chez Helvétius lui-même qui me montra l'or et le creuset contenant encore un peu d'or attaché à ses parois. Il me dit qu'il avait jeté à peine sur le plomb fondu le quart d'un grain de blé de Pierre Philosophale. Il ajouta qu'il ferait connaître cette histoire à tout le monde. Il paraît que cet adepte avait déjà fait la même expérience à Amsterdam où on pourrait encore le trouver. Voilà toutes les informations que j'ai pu prendre à ce sujet.

« Boorbourg, 27 mars 1667.

« SPINOSA. »

(*Opera posthuma*, p. 553.)

Tels sont les faits qui nous ont conduits à cette conviction : LA PIERRE PHILOSOPHALE A DONNÉ DE SON EXISTENCE DES PREUVES IRRÉFUTABLES, A MOINS DE NIER A JAMAIS LE TÉMOIGNAGE DES TEXTES, DE L'HISTOIRE ET DES HOMMES.

PAPUS.

(A suivre.)

## LA SYNARCHIE

A tous les Peuples judéo-chrétiens

Nous savons maintenant ce que veut dire ce beau, ce pur diamant du Verbe divin : SYNARCHIE. La

Synarchie, c'est l'ordre partout à la surface de la Terre ; c'est la Justice, le Bonheur et la Paix parmi les hommes ; c'est le Règne de Dieu. C'est l'image au milieu des sociétés humaines de l'ordre et de la hiérarchie que l'on voit régner dans le Ciel au milieu des Astres, où trône un soleil central allaitant de sa Lumière et de ses Rayons tous les autres Soleils de la Nébuleuse, qui, eux-mêmes, Rois de Justice et d'Amour, inondent de tous les bienfaits de la vie les milliers de Terres qui gravitent autour d'eux avec les Humanités qui les couvrent. *Immense Assemblée de Soleils!* O divin EMPYRÉE de Lumière et de Feu, où vont habiter les âmes glorifiées, les grands serviteurs du Dieu social de l'univers! jetez donc enfin au milieu de notre pauvre Humanité terrienne dévorée par la guerre fratricide et l'anarchie politique, un peu de votre science et de votre sagesse, un peu de votre amour ; afin que la fraternité ne soit plus un vain mot. Et vous SEIGNEUR VIVANT de l'espace et de l'éternité, qui êtes l'âme et l'esprit du GRAND TOUT qui vous donne à tous un peu de sa vie, écoutez la prière que vous font nos cœurs tous unis dans l'esprit divin de notre Christ :

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE, QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AUX CIEUX.

Il faut qu'au centenaire de 89 le Peuple français, ce peuple si généreux, si bon, toujours prêt à verser son sang pour une idée, écrive cette divine prière sur une face de son drapeau, et sur l'autre :

SCIENCE, JUSTICE, ECONOMIE, PAIX ET FRATERNITÉ

ENTRE TOUS LES PEUPLES. SOLIDARITÉ ENTRE TOUTES LES HUMANITÉS DE L'UNIVERS.

Et l'Avenir ne sera plus pour nous un hideux fantôme; le Progrès ne fera plus peur comme étant l'esprit du mal; et l'évolution de la vie nous apparaîtra comme un don divin qui doit nous rendre sages en rivant au fond de nos âmes la SCIENCE et la VÉRITÉ, c'est-à-dire l'Amour, la Justice et la Bonté.

Cette Synarchie, qui doit régénérer et sauver le monde, qui doit ramener la Paix et la Fraternité entre tous les peuples, *il faut la réaliser*, et dès maintenant, travailler pour elle. *Sursum corda!* Races chrétiennes: Juifs, Francs-maçons, Libres-Penseurs, Catholiques romains et Protestants. *Sursum corda!* Et que tous les peuples ne fassent qu'une seule et même âme pour aimer et respecter partout la Vie, et réaliser le règne de Dieu dans l'humanité. Devenons tous les alliés du Créateur, tous Synarchistes. Mais ni destruction, ni violence; car rien n'est plus facile que réaliser la Synarchie par simple transformation, par simple jeu d'évolution, sans rien détruire, *absolument rien*, de ce qui existe actuellement. SCIENCE, JUSTICE, ECONOMIE, voilà les pierres de marbre et de porphyre que nous voulons glisser sous l'édifice et dans les fondations. Plus de césarisme, plus de politique, plus de révolution présidant aux relations des Etats entre eux et minant la vie organique de l'Humanité terrienne; mais trois grands conseils impersonnels partout: SCIENCE, JUSTICE, ECONOMIE SOCIALE, dans chaque commune, dans chaque

nation, dans toute l'Humanité terrienne ramenée et rendue à son unité divine

TOUS DANS UN, UN DANS TOUS

par un PAPE et ses TROIS CONSEILS ARBITRAUX trônant au sommet de notre Pyramide Humanitaire,

Jamais l'Europe, à aucune époque, ne fut si belle en intelligence, si riche en science, si morale au fond du cœur. Jamais on n'y vit tant de sagesse et de raison, et si la paix ne règne pas parmi les nations du globe la faute en est seule au césarisme devenu la loi des gouvernements, à l'arbitraire, seule règle de leurs actes, à la politique aveugle et sans conscience qui travaille leurs cerveaux sans sagesse et sans frein.

Or, il s'agit simplement de faire passer dans les institutions humaines cette raison, cette intelligence, ce sens moral qui existent déjà dans chaque individu. Il s'agit d'établir un

#### GOUVERNEMENT GÉNÉRAL

ayant pour base tout ce qui sert déjà de base à la molécule humaine, c'est-à-dire : la SCIENCE, la JUSTICE et l'ÉCONOMIE.

Et ce que nous demandons là, nous les synarchistes, il n'y a pas un seul individu appartenant à la Judéo-Chrétienté qui, pris isolément et individuellement, ne lui donne son assentiment des deux mains ; car, rien n'est plus évident que la nécessité de la réalisation de cette LOI SOCIALE UNIVERSELLE, devant ramener sur terre la Paix et le Bonheur. Le pape lui-même n'oserait ni ne pourrait s'y refuser, d'autant moins que c'est lui qui deviendrait la clef de

voûte de l'édifice nouveau. « Du premier prêtre au dernier athée, du premier savant au dernier ignorant, du premier des rois au dernier des juges de paix, du premier des réactionnaires au dernier des révoltés, depuis le plus grand des économistes et des ploutocrates jusqu'au dernier des pauvres et des socialistes, il ne peut se trouver un seul homme qui, pris individuellement, puisse oser nier la nécessité et la bonté de cette réforme, car ce serait avouer que ce qu'il veut c'est l'iniquité, l'ignorance et la ruine. Ce serait un fou. » (*Saint-Yves.*)

- Du reste le jour n'est pas loin où la Raison, la Morale et l'Opinion publiques renieront et maudiront cette politique, mère de tous les désordres, cause de tous les maux.

C'est donc à elle-même qu'il appartiendrait de rendre les armes. C'est bien réellement au pouvoir politique de prendre l'initiative de la réforme, s'il veut éviter sa ruine, s'il veut garder ses positions dans la personne de ses représentants actuels. Il faut que les chefs de tous les gouvernements de l'Europe comprennent la nécessité de subordonner l'Empirisme politique à la Science, à la Justice, à l'Économie et qu'ils voient que l'époque est venue d'inaugurer l'ère nouvelle en organisant les trois pouvoirs sociaux de la synarchie, les trois CHAMBRES correspondant à ces trois divisions de la Biologie planétaire.

Mais la synarchie est une loi scientifiquement exacte. M. de Saint-Yves l'a certes assez surabondamment démontré dans sa *Mission des souverains* depuis dix-huit cents ans, puis dans sa *Mission des*

*juifs* depuis huit mille six cents ans, il faut donc l'appliquer sagement et exactement en prenant essentiellement pour base : la distinction *sine qua non* entre l'AUTORITÉ, le POUVOIR et la VOLONTÉ POPULAIRES, et tout particulièrement en en donnant l'autorité à la totalité des corps enseignants, c'est-à-dire aux hommes de la science et de la sagesse, et le pouvoir aux hommes de la justice alliés par le respect et l'obéissance aux hommes de la sagesse et de la science.

La transition de tout gouvernement politique au nouvel ordre social est facile, car la synarchie, loi purement sociale, se prête à la rectification de n'importe quel gouvernement politique. Mais c'est surtout en France que la chose irait de soi, d'abord parce que la forme républicaine est déjà une forme de gouvernement impersonnel, ensuite parce que l'Esprit particulièrement universaliste du peuple français rend cette évolution singulièrement aisée. La première initiative sera d'y faire *plébisciter*, en principe, la synarchie, par le moyen du suffrage universel qui, aujourd'hui, est passé dans les mœurs. La majorité *pour* sera immense bien sûr, car le peuple français est enthousiaste pour le Vrai, le Juste et le Bien, qui sont toujours compris dans ce noble pays. Sur les billets de vote se trouveront inscrits les principaux articles de la nouvelle Constitution :

1° *Composition immédiate de trois pouvoirs sociaux représentant respectivement :*

L'ENSEIGNEMENT, LA JUSTICE, L'ÉCONOMIE.

2° *Première loi organique de la nouvelle Constitution :*

SOUSSION DU POUVOIR A L'AUTORITÉ ENSEIGNANTE.

3° *Chemins ouverts, sans distinction ni faveur, à toutes les capacités et tous les mérites par*

LA LIBERTÉ SANS LIMITES

4° *Condition SINE QUA NON à remplir par le candidat à tout grade sollicité :*

L'EXAMEN

Telle pourrait être la formule du PLÉBISCITE.

Et la Nation donnerait pleins pouvoirs politiques au gouvernement politique existant, c'est-à-dire au président de la République, lequel serait aidé du concours des deux Chambres pour modifier dans ce sens notre régime parlementaire ; car il est indispensable que la Constitution actuelle et ses deux Chambres soient momentanément maintenues. De cette sorte, l'Etat ne resterait pas sans défense devant la mauvaise volonté ou l'opposition des autres Nations, le cas échéant. Et la transformation se ferait sagement en prenant pour cela autant d'années qu'il faudrait. Puis, la *Période constituante* déclarée close, la CONSTITUTION NOUVELLE entrerait en vigueur.

Pendant cette période d'évolution les deux Parlements, la Chambre des députés et le Sénat, se livreraient aux travaux de la réorganisation de l'Etat. Ils se réuniraient en CONGRÈS pour se séparer ensuite en trois Commissions ainsi formées :

- *Première Commission.* Elle serait composée des sénateurs et des députés appartenant soit aux différents Cultes, soit à l'Université, soit aux Académies, soit aux Ecoles spéciales, soit aux dignitaires de la Franc-Maçonnerie. Et cette Commission serait le noyau de la PREMIÈRE CHAMBRE correspondant à l'ENSEIGNEMENT.

*Deuxième Commission.* Elle serait composée des sénateurs et des députés appartenant à la magistrature (assise ou debout) ou diplômés de l'Ecole de Droit. Cette Commission serait le noyau de la DEUXIÈME CHAMBRE correspondant à la JUSTICE.

*Troisième Commission.* Elle serait composée des sénateurs et des députés appartenant aux Finances, à l'Industrie, à l'Agriculture, au Commerce, à la Main-d'œuvre. Cette Commission serait le noyau de la TROISIÈME CHAMBRE correspondant à l'ÉCONOMIE SOCIALE.

Bien entendu, pour qu'il n'y ait aucun droit acquis lésé, les sénateurs et députés restant non classés dans ces trois catégories, y seront rattachés par assimilation aussi approximative que possible.

Ainsi seraient générés les trois embryons de la Trinité synarchique.

Pendant ce temps, les Conseils généraux auraient à rédiger trois ordres de cahiers départementaux renfermant leurs vœux, lesquels seraient ensuite envoyés aux trois Commissions spéciales indiquées plus haut.

On le voit, rien de plus facile, rien de plus pratique que cette réforme, que cette transmutation du gouvernement anarchique en gouvernement synarchique.

La France, il faut bien qu'on le dise, est la Palestine de l'Europe actuelle. C'est elle dont Victor Hugo a si bien dit :

Saigner est sa Beauté, mourir est sa Victoire.

Toute cette coalition des rois contre elle (non pas des peuples), ne rend-elle pas la vérité éclatante aux yeux du penseur ? Les gouvernements la détestent, car, la France,

C'est plus qu'un Peuple, c'est le monde, que les rois  
Tâchent de clouer, morne et sanglant, sur la croix.

parce qu'elle est la Nation qui marche en avant dans la régénération sociale du globe, et qu'elle est justement celle qui doit donner le coup de mort à tous les gouvernements personnels qui éternisent toutes les anarchies du Nemrodisme : l'ARBITRAIRE, c'est-à-dire l'Injustice, la Faveur, l'infâme Politique et les drapeaux sanglants de la Guerre.

Mais la France est forte de l'appui de tous les Peuples qui sentent en elle le Sauveur promis ; et elle ne périra que si elle le veut. Pour vivre et amener à bonne fin son noble rôle, elle n'a qu'à réaliser chez elle le GOUVERNEMENT SYNARCHIQUE (1), mais cela non pas passionnément, et encore moins naïvement, mais *sagement* et *savamment*. Elle doit se tenir en garde contre un hypocrite désarmement du Césarisme aux

---

(1) La *Synarchie* n'est point un culte. La *Synarchie*, c'est la Loi Scientifique de l'organisme des Sociétés telle que l'ont dégagée les Sages de l'Antiquité à une époque où la Science et la Religion n'étaient qu'une seule et même Vérité, et telle que nous la montre si belle et si évidente le marquis de Saint-Yves dans ses *Missions*.

abois. Aussi ne doit-elle pas désarmer elle-même sans que les autres Nations l'imitent en même temps. Il faut qu'elle dise bien haut ce qu'elle veut. Elle veut pour le monde entier la *vraie* Paix, sous certaines conditions, et non la *fausse*, sans conditions. Il faut que tous les Peuples sachent bien qu'elle veut la Paix sociale universelle, et qu'elle refuse l'hypocrite paix du Nemrodisme arbitraire et politique.

Réaliser en France l'admirable Etat Social de la Grèce d'autrefois, en tenant compte des besoins nouveaux de la Société moderne, tel est le moyen de sortir de l'abominable anarchie qui nous désagrège et nous tue. Et cet Etat Social de la vieille Hellade, de l'Hellade d'Orphée, c'était la Synarchie :

*Au bas* : Conseil local des Anciens, formant les cours de première instance ; LA RÉPUBLIQUE.

*Au milieu* : Conseil général des Initiés laïques, connus sous le nom d'Amphictyons, formant la cour d'appel ; les SAVANTS.

*Au sommet* : le Conseil de Dieu qui formait, dans le Temple d'Apollon Delphien, la cour de cassation ; le Pape et ses acolytes, représentant le plus haut degré de la Science intégrale sur le globe.

RENÉ CAILLIÉ.

Inspiré de la *Mission des Juifs* de M. de Saint-Yves.

---

LE

## TESTAMENT d'un HASCHISCHÉEN

II

## LES HYPERBOLES DE NUMA PANDORAC (1)

Irridebo et subsanabo.

(L'ÉCRITURE.)

Il faut que l'homme ait devant lui de grandes choses ou un grand but. Sans quoi il perd ses forces, comme l'aimant perd les siennes lorsque pendant longtemps il n'a pas été exposé en face du nord.

(JEAN-PAUL.)

« Moi, Numa Pandorac, lors de mes premières expériences haschischéennes, il m'arrivait de penser : « Oh mon Dieu ! si elles pouvaient être profitables ! » Ce semblant de prière ou plutôt cette interjection qui n'exprimait qu'un souhait risqué, ce qu'elle est devenue depuis, vous le savez, ô mes Walkyries calomniées, ô mes Sirènes de bon secours, qui avez entendu mes *euréka* trop précipités et consolé mes fréquentes déceptions (2).

Pourtant les chances en faveur de dénouements favorables paraissent augmenter, et mes espérances ont reçu quelques couches de foi.

(1) Cette fantaisie sera complétée par une étude sur l'orgueil du haschisché.

(2) Le haschisch donnerait une tendance à la mythologie, que Goethe définissait « un luxe de croyance », et à la superstition, qu'il définissait « poésie de la vie ». Cette tendance rentre dans l'hylozoïsme et on général dans les doctrines qui croient la nature animée de plus de forces intelligentes qu'on ne suppose.

S'il pouvait se confirmer que je fusse doué d'une idiosyncrasie favorable, eu égard à l'herbe hypnotisante, je ne regretterais pas d'avoir été amené à me familiariser avec elle à la suite d'une série d'incidents heureux, d'accidents heureux. Il y a tant d'accidents malheureux en ce monde, ô mon Dieu... ô mes déesses (?), ô qui que ce soit ou quoi que ce soit enfin à qui puissent s'adresser mon besoin physiologique d'expansion ou mon vague désir de placer mes belles ambitions et mes faibles ressources sous quelque protection inconnue !

Quel dommage qu'il faille décompter ! Jugez un peu. Couler le pessimisme par une drogue, convertir le monde par des combinaisons d'antidotes ; trouver une alimentation aristocratique dans des coupages d'inébrifiants ! doser l'extase ! allier la pharmacie à la morale, et par là même enfoncer Descartes, qui n'a uni que l'algèbre à la géométrie, lui.

Peuh Crookes ! avec sa matière radiante. Ce sont les lois de la matière dansante des sèves supérieures qu'il s'agit de découvrir sous les rayons de notre microscope, de notre idéaloscope (et de notre blagoscope), ou tout au moins les lois de l'origine et de l'association des idées.

Fi Dante ! ce visionnaire de la réaction, comme il serait facile de le dégoter... au point de vue philosophique.

Et Jésus-Christ, martyr à part, comme c'est maigre au point de vue expérimental... ! Il n'a pas su scientifi-  
fier la superstition.

Que d'horizons pour les étudiants de l'avenir dans

les indications mieux nuancées de notre creuset organique, dans les appétences plus lucides du « sens du corps », dans l'art de savoir s'écouter, lequel éclairera mieux sur notre dedans biologique que les cruautés sanctifiées de la vivisection !

Quoi encore ! poser les règles de l'auto-expérimentation ! étudier la folie sur lieu ! montrer à la lanterne magique les niches de l'inconscient, les lois du caprice et les mystères de l'illumination ! débiter les trucs de l'ancre de Trophonius ! fabriquer du delphique et du cumique, sans tant d'histoires et sans *tant de bafouillages* ! monographier la dilection, appliquer la méthode expérimentale à la psychosculpture ! rajeunir les grands mythes ! poétiser la science et même les savants ! être le saint Augustin d'une religion amusante, dont la morale consisterait dans le culte de la beauté, avec beaucoup de muses bon enfant et pas un dieu mauvais coucheur ! A côté de la comédie humaine, la féerie humaine ! graduer sa sensibilité d'après les tâches à accomplir, quand il n'est pas loisible de choisir ses tâches d'après les variations de la sensibilité ! se rendre plus vivant ou moins vivant, suivant que la vie gagne à être grossière ou diminuée ! tout comme le sommeil, mettre l'ivresse sacrée en bouteille ! canaliser l'enthousiasme ! ne se maximiser qu'à bon escient ! rendre l'inspiration facultative ! prendre l'intuition sur le fait ! faire souffler l'esprit, non quand il veut, mais quand nous voulons ! donner des leçons de prophétisme ! entrevoir les lois des miracles !

N'être apocalyptique, n'être génial qu'à ses heures !

Plus modestement, découvrir de nouvelles sources de l'influx et de nouvelles sanctions de la morale, réconcilier le matérialisme et le spiritualisme dans un déterminisme supérieur, et tout cela par d'autres voies que celles où vous avez coutume! c'est beaucoup pour un homme seul, et Numa Pandorac demande des collaborateurs.

Comment ne pas être taxé de matérialisme, en prétendant que, pour la correction des caractères, les sommités du chanvre supplanteraient aisément les jeûnes et les mortifications; que par l'absorption d'une simple pilule l'homme s'élancera, comme porté sur les ailes du génie ou d'un génie, dans les zones les plus lointaines du monde de la pénombre! O fétichisme! ô régression! Il y aurait donc à l'adorer, cette dive pilule dont les propriétés, plus tangibles que celles des hosties sacrées, nous débarrasseraient des entraînements pénibles et débilitants de l'ascète.

Il est donc vrai, ô petitesse de la grandeur de l'homme! qu'on pourra acheter pour 50 centimes de lyrisme, que la vertu se vendra comme le vice, que la sérénité et la jovialité se confectionneront *secundum artem*. Dire que d'avalier une dose c'est comme si on introduisait dans son individu un tabernacle avec des égéries pour ses examens de conscience! Quoi! quelques centigrammes de haschischine épanouiraient autant que des baisers de vierge! Quoi! le pharmacien du coin donnerait plus de jouissances que les câlineries les mieux modulées, plus de sagesse que les enseignements des sages, que les exemples des saints, avec ses pastilles d'Ariane, ses granules de

Nestor, ses sacchorolés de componction, ses électuaires apostoliques, ses trochisques sibyllins, ses tisanes pactoliennes, ses bols de concupiscence, ses fioles de seconde vue, ses boulettes de visionnaire et ses boîtes de bonne espérance ! Quoi ! le comble du marivaudage consistera à dire : « Madame, vous me faites autant d'effet que 4 grammes d'extrait gras de chanvre indien » ; et, si l'on nous demande quel a été le plus beau jour de notre vie, serons-nous obligés de répondre : « C'est un jour où j'ai absorbé 15 grammes de dawasmeck. »

Mais, pour pénétrer dans les paradis de l'expérimentation, il faut être soutenu par la bonne intention, sous peine d'affreuses terreurs. Et voilà la part du spiritualisme, ou mieux de l'idéalisme ! Gare aux phillistins qui n'ont pas le haschisch bon ! gare aux haschischés charnels ! gare aux scélérats qui s'aventureraient dans ce nouveau monde où les sanctions de la morale cessent d'être des banalités courantes ! gare aux téméraires de la pure (!) curiosité ! Ils reviendraient avec une veste et sans la moindre investiture. Ils n'en mèneraient pas large, les Macbeth et les Richard III, aux minutes solennelles où le moi s'effiloche, où l'on est tenté de se crier : Qui vive ! à soi-même, tant on est surpris de soi-même, étonné de se reconnaître.

Pour être à même de se colleter avec Adamastor, de remoucher les plus terribles sphynx, de badiner avec la folie, jongler avec les mystères, batifoler avec le prodige, pour jouer avec le feu... sacré, il faut être du bois dont on fait les hommes de flamme !

Pour être admis à sonder l'insondable, à voir au travers du voile d'Isis, à admirer son double astral au diffractin de Narcisse, il faut être un voyant de la Grande Fêlure, un marqué de la Grande Ride, un chevalier de la Grande Accolade! Il faut avoir passé par des épreuves purifiantes, et les lavements sacrés ne se transgressent pas!

Seuls les gosiers d'élection avaleront les mystiques couleuvres. C'est la fleur de votre cervelle, c'est la cervelle de votre cervelle qu'il faut brûler sur le brasier intellectuel, si vous voulez que les vapeurs s'endosmosent à la dialyse animique, avec des auras alimentaires, des inspirations de Bengale et des spasmes de renfort. Aucune Egérie ne se montrera aux intrus du tabernacle. Les malappris et les Boireau qui ne sont pas en état de grâce ne trouveront à qui parler dans la gracieuse république de l'invisible! Les Dryades ne s'encanaillent jamais, et les choses semblent se passer comme si, sous les bulbes pileux de notre occiput, les meilleurs esprits végétaux ne communiaient avec les esprits animaux que sur des autels de sélection (1).

Oui, il faut avoir le pied orphique pour ne pas trébucher au bord de tant d'abîmes; il faut un cœur ferme pour tous ces sauts de Leucade; il faut une tête solide pour braver les mystères d'Udolphis; il faut ne

---

(1) Mieux que dans la légende de saint Bruno, des stimuli, des nœuds de force tirés des règnes inférieurs (?) viennent faire à notre place le travail imaginatif, vous épargnent l'usure ou rendent avec usure ce que l'usure peut coûter. Ce point d'interrogation après *inférieurs*, parce que le règne hominal n'est pas sur tous les points mieux avantagé que le règne végétal. Ainsi l'homme ne sent bon.

plus conserver aucun grain de laideur; il faut se sentir d'une belle transparence, pour oser se regarder à la psyché-psychique; il faut savoir sténographier des éclairs jusqu'en dégringolant dans des gouffres! Ne sera pas qui voudra le Jason des profondeurs, le favori de la fée Cannabine.

Drogue et matière dans l'affaire, c'est vrai; mais apprentissage pour lequel seront surtout requises les facultés esthétiques et contemplatives; et il dépend de nous que l'accès haschischéen devienne un éveil de visionnaire. Quel fort atout en faveur de l'optimisme! En d'autres termes, quel atout recevraient les pessimistes, ces infortunés condamnés à vie, s'il devenait manifeste que, dans les ramifications invisibles de l'encéphale dont parle H. Spencer, sous l'arrosage des globules avancés de la sève vitale, grâce à une nourriture spéciale, à une pression convenablement mesurée, nos centres sensitifs les plus délicats dégagent des ondes d'influx nerveux de première qualité qui vont, les unes, baigner, retremper voluptueusement nos organes, opérer le phénomène de diffusion nerveuse, et les autres projeter sur je ne sais quelle rétine mentale des arborescences d'images ou des guirlandes d'idées!

Celles-ci sont presque impossibles à fixer, à prévoir et à diriger, dans les débuts; mais il n'en est pas de même si l'on cultive parallèlement les centres où se localisent les facultés de discernement, si l'on parvient à éviter ce piège à haschisché: l'oubli du terre-à-terre devant les fascinations du ciel-à-ciel. Pour ma part, n'étant ni peintre ni poète, j'ai dû dissiper

comme des obsessions de sirènes ces Olympes inédits où « le cri de l'homme arrive chant », ces jardins magiques où « les vérités prennent les formes de toutes les fleurs » et de toutes les déesses, où, comme sous la baguette d'ovidies inconnues, les lauriers et les araignées se remétamorphosent en Daphnés et en Arachnées toutes modernistes.

Puisque le succès de mes accès haschischéens dépend de mon état de santé, au lieu de descendre dans les puits de Babel, de flâner dans l'île des caprices ou d'édifier le temple des combles, ne serait-ce pas plutôt le cas de me faire renseigner par mon conseiller végétal sur l'analogie qui existe entre l'hygiène physique et l'hygiène psychique, et, si les échappées de la fantasia sont incoercibles, de la diriger vers des sujets plus positifs, tels que les salles de *l'hôpital passionnel* ou les officines du *palais des dégustateurs* ?

Devrait-on regretter de s'être mis, sinon dans tous ses états, du moins dans ses principaux états de conscience, pour constater qu'à certains moments de périhélie les courants vertueux influent visiblement sur les courants nerveux de nos plus modestes plexus ? Les phénomènes du plus haut dynamisme attendent leurs Ørstedt et leurs Ampère. La vapeur du monde moral aura ses Mariotte, ses Salomon de Caus et ses Stephenson ; et Numa Pandorac donnerait tous ses plans de poème épique et de constitutions sociales pour le moindre grain de mil dans le domaine des idées-forces. Le terre-à-ciel suffit à son ambition.

Aux chaudes vapeurs de notre encens intérieur que

de caillots ! que de glaçons se fondent dans notre cerveau ! que de brouillards se dissipent devant les excursions de nos monades d'avant-garde ! Aux lueurs de la résine ardente, il apparaît mieux que les saines pensées servent en effet de topique héroïque contre la *mauvaise humeur*. Oui, pour empêcher qu'on ne se fasse du *mauvais sang* ou de la *bile*, pour guérir l'*aigreur* du caractère, il est tout un codex de révulsifs, de substitutifs, de lénitifs, de contre-stimulants puisés dans la série des bons sentiments.

Non, ce n'est pas une vaine métaphore qui nous fait dire que la lecture est la nourriture de l'esprit, et ils n'ont pas l'air de se douter qu'il existe une alimentation aristocratique ceux qui osent dire que le lait est un aliment complet, comme s'il n'y avait pas des baisers qui réconfortent et des effusions qui réparent. La nostalgie est une faim qui n'est pas satisfaite. — Foi de Haschisché, le pain du *déshonneur* est indigeste et le vin n'est jamais généreux dans les consciences frelatées. Oui, la confiance est stomachique, la mansuétude analeptique, la résignation antiphlogistique. Il est des fermes-propos sthéniques, des postulats anthischimiques et des inspirations apéritives.

On sait qu'une passion de bon aloi est tonique. Pas de cordial comme un élan poétique ! On s'assimile des mouvements harmoniques ; on se nourrit littéralement de sons ; on boit des rayons de lumière, et rien ne ravitaille comme un beau mirage.

De même, combien d'efforts pourrions-nous économiser, par la collaboration de ce qu'on appelle la matière, en ses représentants les plus efficaces !

Est-ce absolument insensé de mettre le nectar à la bouche de l'humanité en lui insinuant qu'elle saura diminuer la part du mérite au profit du bonheur à l'aide de trucs scientifiques, de recettes pharmaceutiques intervenant dans la direction de la conduite, plus heureusement que les redites et les sermons du moralisme vieux jeu.

Au lieu de forcer quand même son éréthisme, le centre supérieur qui commande, mais qui ne dégage pas assez d'influx pour rendre son commandement efficace, ferait bien mieux de recourir à des réservoirs d'influx externes propres à alimenter les foyers de l'intelligence et du sentiment, tandis qu'il bornerait son activité à manier le compteur des sensations et des idées.

Comme les choses seraient simplifiées si avec de simples simples l'homme pouvait devenir un modèle d'édification; s'il n'était plus besoin d'ajourner aux calendes... phalanstériennes la réalisation d'une pharmacie psycho-pathique qui mettrait à la rigueur la tendresse en sirop, la justice en tablettes, l'amour en opiat, la fidélité en cornets, la pudeur en conserve, la chasteté en cachets, la fermeté en pâte, l'enthousiasme en gelée, l'orgueil en poudre, la virilité en limonade, la bonté en capsules, l'illusion en cigarettes, la volupté en émulsion, le sourire en perles, la foi en dragées, la piété en infusion, le Saint-Esprit en apozèmes, les anges gardiens en confiture, le patriotisme en marmelade, et la Providence en compote!

Quant aux partisans de l'effort pour l'effort, du

devoir à blanc; quant aux apôtres du décarcassement (attrapez, monsieur Sarcey), avec leurs fastidieux *laboremus!* quant aux panégyristes du ahan sempiternel, aux chantres de la mutilation, aux champions de l'abstinence, aux apôtres de la maigreur, foin des âneries où se complaisent leurs ataviques cervelles! Qu'on impose la gaudriole de force à ces gaillards-là!

Bons pour les purgatoires de notre diabolique comédie! Ça leur apprendra à manquer de reconnaissance pour qui travaille à diminuer les tâches ingrates!

Parlez-moi des bons vivants de la philosophie, qui, en fait d'efforts, ne préconisent que les essors, qui ne désespèrent pas d'adoucir l'âpre montée vers le bien en pente à volutes douces. T'as de jansénistes attardés, n'en dégoutez pas les autres, si vous n'en voulez pas, de nos cités entrevues, où tous les vendredis seront changés en dimanches, où l'on se fera littéralement un jeu du devoir, où le chemin de l'école signifiera le plus court chemin d'un point à un autre, où les raisins ne seront jamais trop verts, les mariées jamais trop belles, où la jeunesse saura et où la vieillese pourra, où l'on romanisera la vie, où la volupté sera célestée, où, selon le vœu du *philosophe inconnu*, tous s'appliqueront à tout diviniser autour de soi, à se faire des rentes en âmes! Oui, j'en donne ma parole de cannabis.

Un jour, l'humanité, qui est si riche en pauvres... Mais pardon pour cette digression et ces bafouillages couleur locale, qui ont pourtant un côté sérieux, celui d'accuser une tendance très prononcée au détermi-

nisme à laquelle seraient, selon moi, déterminés les cannabiens raisonnables, tendance sur laquelle j'aurai occasion de revenir.

Tant de différence dans mon individu en si peu de temps, selon que j'aurai ou non avalé ma dose, c'est cela qui change bien des idées sur l'orgueil et sur le libre arbitre; et il faut avouer que, si l'esprit est une belle chose, les ingrédients qui entrent dans notre cucurbite pour le former composent une singulière macédoine.

NUMA PANDORAC.

Pour copie conforme :

JULES GIRAUD.

---



## PARTIE LITTÉRAIRE

---

### HISTOIRES INCROYABLES

---

#### A BRULER

*(Suite.)*

Instantanément alors, j'éprouvai à la place du cœur la sensation d'un souffle très rapide qui, venant du dehors, entraînait en moi, si violemment d'abord que c'était presque une douleur. Mais en même temps, ce quelque chose — alors indéfinissable pour moi — se répandit en tout mon être, fourmillement de vitalité qui titillait mes fibres, des extrémités au cerveau : puis je fus pris d'une sorte d'ivresse, avec surchauffement de l'organisme tout entier, avec surexcitation de pensées, avec flux de paroles, avec incohérence de mouvements. En fait, l'équilibre n'était pas encore établi, cet équilibre qui est à la fois la santé et la conscience.

Et peu à peu la sédation se fit, comme en un vase où le liquide, brusquement agité, reprend son niveau. Comme pour ressaisir décidément le monde extérieur.

j'ouvris les yeux. A ce moment, j'étais couché à demi sur le côté, et mon regard embrassait l'ensemble de la chambre où je me trouvais.

C'était l'hiver : un feu, peu ardent, mettait au foyer une lueur rougeâtre sur laquelle se dessinaient deux ombres assises et penchées l'une vers l'autre. A travers mes rideaux, je distinguais aussi le reflet d'une veilleuse.

On n'avait pas pris garde à mon réveil et on causait, bas.

Mais je reconnus aussitôt l'une des deux voix, déjà entendue au cours de ma résurrection.

Maintenant je savais que c'était celle de Georges Charvet. Comment me trouvais-je là ! je l'ignorais. Il parlait.

— Cette crise, disait-il, est sans doute la dernière. Comme je te l'ai expliqué, il y a en lui des prédispositions naturelles vraiment étonnantes. L'état dans lequel nous l'avons vu rappeler, à s'y méprendre, celui des êtres bizarres dont je t'ai parlé. Je suis convaincu qu'il en sortira sain et sauf ; le seul danger, c'est que sa léthargie étant le résultat non d'un acte volontaire, mais d'un accident, il n'a été pris aucune des précautions dont usent les Hindous et que la rentrée de la vie peut s'opérer avec une violence si brutale que l'organisme ne la puisse supporter.

Alors l'autre voix dit :

— Oh ! il est jeune et fort !

Ce fut tout. Et cependant cette seconde décida de toute ma vie. Nous autres Occidentaux, nous ignorons la puissance inouïe du son. Nous passons à

côté des phénomènes les plus étranges sans même leur accorder l'aumône de notre attention : par exemple, nous entendrons tout à coup les carreaux d'une chambre vibrer fortement, alors qu'un violoniste joue de son instrument, sans nous étonner que, des notes lancées par l'archet, la presque totalité n'ait pas produit cet effet, tandis qu'une seule — et non toujours la plus aiguë — ait subitement déterminé cet ébranlement. C'est ainsi que dans une mélodie, telle combinaison d'accords nous pénètre jusqu'au plus profond de notre être, nous met le sanglot à la gorge ou le serrement au cœur, sans qu'il nous soit possible de dire quel fut cet accord qui n'a fait que passer fugitif et rapide, c'est ainsi enfin qu'un savant a découvert aujourd'hui, dans la production de certaines sonorités, une force auprès de laquelle celles de la vapeur, et même de l'électricité, telle qu'on la connaît aujourd'hui, sont en proportion d'une chiquenaude d'enfant au coup de marteau d'un géant.

C'est ainsi enfin que cette voix fit vibrer toutes mes fibres, comme la corde sous l'archet, pénétra mes moelles, remplit mon cœur, circula en tout mon organisme et que, passionné, exalté, je me dressai, criant :

— Qui a parlé?

Georges s'élança vers moi, et je ressentis comme un mouvement de rage, car, dans ce moment, il me cacha ce que je voulais voir : devina-t-il cette fureur dans mon premier regard ? je le crois, car avant d'avoir touché mon lit, il s'écarta et dit :

— Sœur, il est sauvé !

Sa sœur ! celle dont si souvent j'avais entendu prononcer le nom — nom étrange et que seule pouvait expliquer la fantaisie d'un orientaliste — Sitâ, la jeune fille que j'avais à peine entrevue jusque-là et qui m'apparaissait soudain comme évoquée à mon appel, à vingt ans, admirablement belle, avec son front haut et un peu bombé, avec ses grands yeux noirs aux douceurs profondes, avec son profil hiératique et son sourire mystérieux de prêtresse !...

Oh ! pourquoi remuer en moi ces souvenirs, pourquoi creuser la terre sous laquelle si longtemps j'ai tenté de les ensevelir, pourquoi raviver en mon être ce foyer qui a brûlé ma vie ! Je le veux pourtant, car c'est d'eux seuls que me viennent aujourd'hui ma résolution et ma force !

Elle sortit et je restai seul avec Georges.

J'avais soudainement recouvert tout mon sang-froid, seulement je gardais en moi l'écho — jamais éteint désormais — de cette voix qui devait être à jamais ma joie et mon supplice : je ne percevais les paroles de Georges comme depuis je ne perçus tous les bruits, qu'à travers une sorte de voile cristallin qui fondait chaque son dans la tonalité unique dont j'étais pénétré ou plutôt enveloppé.

Il me raconta d'abord comment je me trouvais chez lui. Lorsque j'étais tombé, nul de ceux qui se trouvaient là — compagnons de hasard — ne connaissait mon domicile : mais quelqu'un s'était souvenu du nom de Charvet, et l'inquiétude aidant et aussi la crainte d'être compromis dans une rixe dont les conséquences pouvaient être des plus graves, on l'avait

envoyé chercher. Il était accouru et m'avait fait transporter chez lui, tandis que les amis de mon adversaire le plaçaient, inanimé, dans une voiture et l'emportaient.

Par bonheur, la police n'était pas intervenue : mais pendant deux jours, l'inquiétude de Georges avait été grande, tant à cause de mon état léthargique que du péril que semblait courir la vie de mon adversaire.

Il me dit alors une chose qui me parut incroyable, mais qui était vraie cependant, je le sais maintenant. Mon adversaire était dans l'engourdissement comateux qui suivrait un coup violent reçu en plein crâne... et pourtant, il ne portait aucune trace de coup, ni gonflement ni ecchymose. Et — ceci surtout me semblait rentrer dans le domaine de l'invraisemblable — tous les témoins de la scène affirmaient de la façon la plus péremptoire que je n'avais pas frappé, que ma main ne l'avait même pas effleuré, et qu'au moment où il s'était affaissé, il semblait qu'il eût été abattu sous un choc dont l'instrument était resté invisible ; si bien que les pseudo-savants, étudiants de la bande, croyaient à une congestion subite déterminée en lui par l'excès de sa propre colère.

Ce qui était manifestement faux, puisque depuis la veille, il était complètement rétabli, sans ressentir aucun des symptômes qui suivent nécessairement une commotion cérébrale interne.

Et puis je savais bien que je l'avais frappé, moi, sinon de mon poing, tout au moins de quelque chose qui avait jailli de moi...

— Ah ça ! me dit Georges en riant, tu sais donc le sanscrit, toi ?

— Pourquoi cette question ? fis-je en rougissant un peu.

— Parce que dans les intermittences de la léthargie, alors que la force vitale faisait effort pour rentrer en toi, tu as prononcé plusieurs phrases et des plus correctes... c'est ma sœur que s'en est aperçue...

— Elle !

— Ah ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir. Depuis la mort de mon pauvre père, Sitâ est venue habiter avec moi, et elle a manifesté de si extraordinaires dispositions pour l'étude des langues orientales que j'ai dû consentir à ce qu'elle partageât nos travaux... et en deux ans, il m'a semblé que je ne fusse plus qu'un écolier auprès d'elle. Elle n'a pas appris, je suis certain qu'elle s'est souvenue : il y a dans notre famille un cas d'atavisme bien singulier et qui ne s'est révélé que par les aptitudes de mon père. Jusque-là, rien dans notre famille, autant du moins que nous pouvons remonter dans son passé, ne semblait la rattacher à l'Orient : mais voici qu'en mon père et en moi le désir d'apprendre s'est manifesté comme à notre insu et sans qu'à vrai dire notre volonté soit intervenue : voici qu'enfin ma sœur que, jusqu'en ces derniers temps, j'avais tenue naturellement à l'écart de ces études, s'est tout à coup révélée, en quelques semaines, l'interprète le plus profond, le plus intelligent, le plus devin, pour ainsi dire, des langues de l'Inde du Sud : là où pour mon père et pour moi, sous le sens littéral des mots se cachaient des obscurités impénétrables, où sous la forme philologique l'esprit philosophique nous échappait, Sitâ a la pres-

science plus encore que la science : l'inintelligible lui paraît clair, l'insondable s'entr'ouvre... Ah ! mon ami, si tu savais dans quel monde sans bornes elle m'entraîne à sa suite... monde sublime dont nos plus pures jouissances d'esprit ne sont qu'un reflet à peine perceptible...

Et tandis qu'il parlait, je voyais l'enthousiasme éclairer son visage comme une lueur qui eut rayonné de quelque foyer inconnu...

De cet instant, ma résolution était prise : moi aussi j'avais l'intuitif désir de cette science, et j'en venais à me persuader que, pour moi, comme pour eux, existait je ne sais quelle prédestination atavique. Ne reconnaissait-il pas lui-même qu'il était surprenant que j'eusse si aisément, seul, acquis les premiers rudiments d'une langue, restée encore dans le domaine de l'érudition ? Ma patience même n'était-elle pas une preuve de mon aptitude innée ?

Georges était bon, faible même : aussi accueillit-il mon projet avec joie. Il m'avait toujours traité en frère cadet, et il lui plaisait — surtout après ma longue absence — reprendre à mon égard son quasi-droit d'aînesse, droit de protection et aussi de surveillance. J'avais dépensé niaisement mes premières années de jeunesse, aucune voie ne s'ouvrait devant moi, je ne manifestais aucun goût pour le barreau ni pour la médecine. Pourquoi contrarier cette tendance qui ressemblait à une vocation ?

— Seulement, me dit-il, il faut obtenir l'agrément de ma sœur.

Je le regardai surpris.

Quelle objection raisonnable pouvait-elle opposer à mon désir ?

— Tu ne connais pas Sitâ, me répondit-il, elle est la gardienne du temple.

Je n'attachai point à cette phrase plus d'importance que le sens littéral n'en semblait comporter; d'ailleurs est-ce que, tandis que j'affirmais au frère, l'expresse volonté de m'instruire dans les sciences hindoues, je ne songeais pas avant tout à la sœur, à celle dont la voix m'avait soumis, conquis, à celle que déjà j'aimais d'un amour si violent que toute ma vie, toute mon énergie, toute mon ambition convergeait vers elle seule.

JULES LERMINA.

(A suivre.)

## POUR UN BAPTÊME

**S**ALUT ! *Toi qui nais, toi qui meurs, hélas !  
 Ton âme est ravie aux célestes sphères !  
 Pour toi sont voilés les Divins Mystères !  
 Un cercueil de chair t'étreint ici-bas !*

*Mais que sur ton front glissent à ma voix  
 Les Esprits ailés !... Penchés sur ta couche,  
 Je les vois déjà. Plus d'un qui te touche,  
 En rêvant sourit à ton doux minois.*

*Ce sont tes amis, ce sont tes aïeux,  
 Qui forment, là-haut, l'invisible chaîne  
 Où doit se nouer ta jeune âme humaine  
 Si tu te souviens que tu viens des Cieux.*

*Qu'ils versent sur toi, pour te rendre fort,  
La douce Espérance et la Foi qui donne  
A chacun son but; pour qu'on te pardonne,  
Prends leur Charité, ce divin trésor !...*

*Pour ta vie entière, enfant, j'ai voulu  
T'armer de ces dons... Pars! Marche sans crainte  
Et garde en ton cœur, loin de toute atteinte  
Ces dépôts sacrés qui font la Vertu.*

*Par eux tu pourras trouver la clarté  
Qui t'indiquera, dans le Chaos sombre,  
Le Devoir de l'Homme en ce siècle d'ombre:  
Chercher la Justice et la Vérité.*

*Puis, mourant pour eux, enfin tu naîtras !  
Car l'Ame s'envole aux célestes sphères  
Où sont dévoilés les Divins Mystères;  
Le cercueil de chair, seul, reste ici-bas !*

G. CAMINADE D'ANGERS.

## LA GLOIRE DU PÉCHÉ <sup>(1)</sup>

A FÉLICIEN ROPS.

**L**E Glaive archangélique a flamboyé, vainqueur  
du Sathan révolté qui, fou d'orgueil, relève  
un front cent fois terrassé, des yeux, cherchant l'Eye

(1) La rédaction, qui se plaît à mettre au jour les études de toutes les écoles, pourvu que la doctrine qu'on y voit exposée y soit soutenue par le talent, a le plaisir de donner aujourd'hui à ses lecteurs un curieux échantillon de poésie décadente. (Note du Comité de Rédaction.)

*attendue... Et par les Cieux, retentit le chœur  
des Séraphins exaltant la paix éternelle  
aux pieds du Très-Haut... Des mondes, des firmaments  
s'allument au Veuil du Créateur : Eléments,  
Univers, Soleil, — prologue de la charnelle  
épopée...*

*Alors il fut qu'au Verbe divin  
répondirent les Choses : l'arbre, l'oiseau, flamme  
envolée en de fulgurantes couleurs ; l'âme  
humaine, aussi, s'éveillant au charmeur et vain  
décor de la Terre et, par la prime caresse  
amoureuse se mesurant à Dieu jusqu'en  
sa Splendeur !... Car la lèvre baisée, ivre, quand  
l'or ruisselle sur de lourds cheveux où se presse  
un long désir, n'est-ce point, pour jamais, pervers  
et grandiose, un rêve inassouvi de n'être  
indigne, ou le vouloir sans bornes de connaître  
et d'aimer ?...*

*C'était l'aube des jours, là-bas, vers  
les orientes... O Fleur des Paradis, fanée  
au seuil des Ages, source du Pêché de la  
Vie, œuvre d'Enfer, salut !... Reçois, du delà  
des vieux siècles, mon adoration damnée,  
ô Fleur des Paradis !...*

*L'Eden a tressailli  
de voir : la presque divine est debout, superbe  
en toute sa chair triomphante, fruit du Verbe  
étonné, lui-même, devant l'être assailli,  
déjà, par la hantise des demains. Mystère  
insondable, pendant que le ciel s'est fondu  
en la prunelle d'Eye, voici descendu*

*ondulant sur ses reins, bientôt jusques à terre  
un fleuve ardent... et c'est à croire qu'un démon  
tenta de broser quelque chimérique aurore  
en la blondeur de ses cheveux qu'un premier auro  
emplit de frissons ! Quels pas laissent au limon  
d'où sortit la créature, leur gracieuse  
empreinte ? ... Ceux d'Eve ! ... Quel sourire apparaît  
ingénu par les chemins bénis qu'ignorait  
l'Amour ? ... Celui d'Eve ! ... Quelle chair radieuse  
exulte en sa blancheur ? ... Celle d'Eve ! ...*

*« O Beauté  
souveraine ! joyau des Temps ; ira ma baise  
impure arder ta bouche, pour que ne s'apaise  
en toi la soif du Péché, mon éternité,  
mon empire ! ... Ainsi parla, se vêtant d'une ombre,  
oublié, Sathan, l'Ange du Mal ! ...*

*« Hosanna !  
louons le Seigneur dont la bonté nous donna  
l'existence ! Dieu de la Lumière et du Nombre  
immanent tel un hommage de tes enfants  
pieux, que soit l'hymne chanté par la Nature  
entière, toujours vierge de toute imposture  
et d'orgueil : Dieu de magnificence défends  
de la tentation du Péché ta servante  
et ton serviteur craintifs d'entendre ta Voix  
courroucée, en ce beau Paradis où je vois  
l'éclat de ta Grandeur ! ... » Sa prière fervente  
achevée, Eve baissa les yeux ! ...*

*Sathan dit  
alors, à la Brise : « Toi qui vas, chuchoteuse  
errante, à ta suite entraînant, vraie ou menteuse,*

*un peu de l'humaine parole, du Maudit, en ce jour, sois l'esclave; délaisse la nue et, pour moi, va mettre un frissonnement au cou d'Eve. » Et la furtive obéit...*

*« Eau du lac ou des clairs ruisseaux, du mirage de sa chair nue, à l'Eve faites un délice », commanda l'Ange du Mal. Et la Femme s'en fut rêveuse et solitaire s'admirant!...*

*« Pour la buveuse idéale, Parfums, que l'air bleu demande à la Fleur vos ivresses; que, de partout, s'élève, en un vol de troublantes senteurs, l'âme des floraisons malignes écloses, par moi, dès ce jour!... » Il dit, le Tentateur, et, fier, à l'Eve il se montra!...*

*« Femme, Ouvrière du destin futur des Humanités de la Terre, amante impolluée, encor, chose de la démente entité — Dieu — dont l'ordre jaloux, au matin de la Vie, entrava ton essor vers l'essence ultime des Fins, brave la peur d'un trépas imaginaire et ne détourne plus tes pas de l'arbre au fruit vermeil sceau de la connaissance entière du Bien et du Mal!... Au créateur baiser, abandonne-toi, Mère de la race adamique des Hommes; que ton sein embrasse, aujourd'hui la puissance des Temps; que menteur soit le Verbe, que par tes flancs féconds un monde incréé soit comme ravi au froid linceul des Nuits... Entends ma voix pour, à ton geste seul,*

désormais que tout obéisse : éther, flamme, onde  
ou sol !... Entends, Femme, et tu seras semblable à  
Dieu !...

Eritis similes Deo !...

*Maudire Eve*

enlacée au veuil du Tentateur par le rêve  
infini de Science et d'Amour qui troubla  
sa raison, tel fut le droit de Dieu... Puis le Verbe,  
ordonna : « Des siècles je fais la souffrance et  
de l'instant les Paradis !... »

*Un autre autel s'est*

élevé sur le tertre antique de fauve herbe  
atouré pour l'occulte jête. Dans l'éclair  
fulgurant, voici, plus beau qu'un Dieu, Sathan l'Ange  
autrefois abhorré qu'escorte la phalange  
errante des damnés de la Vie, au son clair  
des roseaux plaintifs. Durant que vers l'En-haut sombre  
et déconstellé, le regard de l'Eternel  
Exilé monte, comme un défi, solennel  
et triste, le réprobateur office où sombre  
une croyance a commencé. Dans un houleux  
choral grimaçant l'Introït, clameur énorme  
arrachée à tout un peuple objet de la Norme  
impassible, ils vont braver le feu du ciel, eux  
les serfs affamés de baisers. Par un blasphème,  
encore, ils vont renier tout, la Trinité  
sainte, l'hostie ; ils vont faire à la Volupté  
leur offrande, en ce cantique dont la strophe aime  
et console. Tourne la ronde des Sabbats  
échevelés, Sorcière, Femme, toujours reine  
adorée, alors que ton grand geste parraine

*en l'avenir prochain la Gloire des combats  
aux lascives étreintes...*

*Sur nos fronts, ton aile  
a passé, légère, emportant le dogme du  
mensonge des vieux siècles : la flamme a tordu  
maint cœur s'éveillant au seul voir de ta prunelle  
insondée, ô Sathane ; et sous ton pied chaussé  
d'escarpins d'or, les Dieux ont disparu, la Vie  
a triomphé, car le Tentateur nous convie  
aux agapes d'amour de son veuil exaucé  
enfin!... Et toutes les stupeurs de la tremblante  
angoisse, l'antique promesse des enfers  
sans pardon ; et les baisers maudits, tant soufferts,  
tant pleurés ?... Qu'importe demain à la troublante  
emprise, qu'importe, à jamais l'éternité  
sans but!...*

*Ce pendant vibre, en un rire éolique  
au sein des airs glacés : « Le Glaive archangélique  
a flamboyé, vainqueur du Sathan révolté!... »*

EDMOND BAILLY.

## NOËL

### I

*Clef cosmique : 25 DÉCEMBRE*

Souffle, masse de fluide, vague de secours, de grâce, de rédemption qui arrive sur le monde. La manne est donnée; c'est à chacun à s'en servir, à en faire bon usage, à se l'assimiler pour épurer et renouveler sa vie.

### II

*Clef humaine : MINUIT*

C'est dans le silence de toute la nature que l'homme

peut descendre au dedans de lui-même et se retrouver. Là, s'il le veut, il entendra la voix qui donne la paix et le courage.

## III

*Clef divine* : NAISSANCE

L'homme ne peut enfanter son esprit divin que dans la douleur. C'est de Krestos que doit sortir Kristos ; derrière le sacrifice apparaît la glorification.

Pour que le sacrifice porte tous ses fruits, il faut qu'il soit volontaire.

Soyez bénis, vous tous qui me faites souffrir ! Vous êtes les véritables envoyés de Dieu pour ma rédemption. Loin de vous haïr, je vous aime, je vous remercie, et je veux vous faire du bien à mon tour.

Dieu ! J'aurai accompli tes desseins mystérieux, quand j'aurai rendu le bien à ceux qui m'auront donné le mal.

\*\*\*

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Maladies épidémiques de l'esprit : Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs*, par le D<sup>r</sup> PAUL REGNARD. — Paris, E. Plon, Nourrit et C<sup>o</sup>, 1887.

Depuis que la science s'est mise en devoir de s'occuper du magnétisme, — « expression fâcheuse, » dit M. Regnard, qu'elle a remplacée par celle d'hypnotisme qui n'est pas fâcheux, paraît-il, — il a été publié un grand nombre d'ouvrages volumineux que tout le monde n'a pas le temps de lire et qui, d'ailleurs, pour la plupart, ne valent guère la peine d'être lus. Néanmoins, pour tenir nos lecteurs au courant de ce qui se dit, se fait et s'écrit pour et contre le *magnétisme*, nous leur donnerons des analyses de ces ouvrages aussi claires, et et aussi impartiales que nous le pourrons.

Le livre du D<sup>r</sup> Regnard, dont nous allons parler au-

jourd'hui, est le résultat de conférences faites à la Sorbonne par ce docteur sous le patronage de l'Association scientifique de France. Avant d'entrer en matière nous devons dire que l'Association scientifique de France a eu la main heureuse ; M. Regnard, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, a toutes les apparences d'un gentil causeur, d'un conférencier aimable. Nous ne serions nullement surpris de le voir succéder à Caro. Mais le charmant babil ne nous suffisant pas, nous n'insisterons pas davantage sur ce point et nous passerons au fond des choses et particulièrement à la partie du livre qui est de notre ressort, intitulée *Sommeil et Somnambulisme*.

Le magnétisme, « mot détestable » a contre lui tous ses adeptes, dit M. Regnard, « parmi lesquels on n'a guère rencontré jusqu'à ces derniers temps que des dupes qui acceptaient tout et des charlatans qui tâchaient d'en imposer à tous. »

M. Regnard, peu désireux d'être confondu avec les hommes de l'une ou de l'autre de ces deux classes, va procéder autrement, lui !

« Je vais, dit-il, vous montrer des faits, vous exposer des expériences et, je l'espère, entraîner votre conviction ; je vous donnerai la preuve de tout, mais je ne vous fournirai l'explication de rien. C'est qu'en effet le rôle de la science est de constater les faits, de déterminer les conditions dans lesquelles ils se produisent ; mais elle n'en peut trouver la raison. »

Elle est modeste, la science ; son rôle ainsi tracé ne ressemble pas mal à celui du carrier, qui extrait du sous-sol la pierre et le sable sans s'inquiéter de l'usage qu'en pourra faire l'architecte. Mais cette modestie, qui n'a d'ailleurs rien de charlatanesque, n'est que pour la montre. Lisez le livre d'un bout à l'autre, vous verrez que l'auteur soutient une thèse, ou pour mieux dire une hypothèse, qui se réduit à cette proposition :

La démonomanie, la théomanie, le somnambulisme, etc. tout cela n'est qu'une maladie, toujours la même, quoique se présentant sous diverses apparences ; ces affections sont des maladies épidémiques de l'esprit.

Nous ne discuterons pas cette assertion, cela nous

mènerait trop loin et nous avons suffisamment à dire du somnambulisme.

Malgré son horreur pour les explications, M. Regnard nous en donne un grand nombre : celles du sommeil, du rêve, du somnambulisme naturel et artificiel, de l'action réflexe, etc.

Nous pourrions montrer que toutes ces explications sont, ou erronées, ou tout au moins discutables, ou incomplètes ; mais nous préférons le laisser dire à l'auteur lui-même.

Après avoir exposé des théories aussi ondoyantes que diverses sur les phénomènes que nous venons d'énumérer, M. Regnard, se basant sur l'expérience d'un chien endormi que l'on trépane conclut : « Ce serait donc à l'anémie subite du cerveau que serait dû le sommeil, et, de fait, on peut endormir un homme ou un animal en lui pressant les carotides au cou, c'est-à-dire en empêchant le sang d'arriver à son encéphale. »

Sentant bien que cette théorie est fort loin d'expliquer tous les phénomènes du sommeil, l'auteur se reprend et ajoute :

« Mais ce sont là des choses un peu problématiques et j'aime mieux les laisser dans l'ombre pour m'occuper avant tout des maladies du sommeil. »

Au temps où la science n'avait pas le rôle que les modernes lui attribuent, on appelait cela se tirer d'affaire par une gambade. Comment, en effet, s'occuper des maladies du sommeil, de ses états pathologiques, alors qu'on n'est pas fixé sur son état physiologique normal ? Quelle valeur scientifique peuvent bien avoir, dès lors, des assertions comme celles-ci :

« Le somnambulisme, messieurs, est une maladie ; c'est une névrose. C'est une maladie que l'on peut provoquer, traiter et guérir. Elle consiste dans l'altération d'une fonction physiologique, dans une altération du sommeil. »

Après avoir donné une explication aussi scientifique du somnambulisme, il ne doit pas être difficile de renverser celle des magnétiseurs. C'est ce qu'entreprend M. Regnard. A cet effet, il prend à partie Vasseur-Lombard.

Vous ne connaissez pas Vasseur-Lombard, vous autres, profanes ! Vous n'avez pas été obligés, comme M. Regnard, de lire des centaines de volumes où l'absurdité s'étale au grand jour. M. Regnard les a lus, et il n'en est pas plus fier. « J'ai été obligé de les lire, messieurs ; rien n'est plus ennuyeux, rien n'est même plus douloureux. »

Un ignorant qui voudrait donner au public quelque idée d'une science quelconque, choisirait pour le commenter ou le critiquer l'ouvrage d'un des auteurs qui se sont acquis le plus de notoriété dans la matière. Mais ce n'est point ainsi, paraît-il, que procèdent les savants, et M. Regnard, dans son désir de faire voir ou de faire croire qu'il a lu des centaines de volumes de magnétisme, choisit Vasseur-Lombard.

Eh bien ! soit ; autant celui-là qu'un autre.

Il faut voir avec quel dédain M. Regnard parle de ce magnétiseur qui traite de la guérison du cancer par le magnétisme, de la magnétisation des animaux et des végétaux malades, etc. Son scientifique et sorbonique auditoire a dû bien rire !

Pourtant tous les hommes sérieux qui ont un peu voyagé ou lu savent qu'il se passe des choses plus merveilleuses encore aux Indes, en Egypte et ailleurs. Et sans aller si loin, M. Regnard, qui a lu tous les ouvrages de magnétisme, doit savoir que Charpignan, son collègue en doctorat, cite plusieurs expériences du même genre que celle de Vasseur-Lombard, expériences faites en public et en présence de docteurs médecins qui n'avaient aucun intérêt à jouer le rôle de dupes ou de charlatans. (V. *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, par J. Charpignan, p. 50 et suiv.)

M. Regnard, qui traite si légèrement les hommes respectables qui, depuis un siècle, ont sacrifié leur temps, leur fortune, leur réputation scientifique même, à étudier, pratiquer et propager le magnétisme, ne paraît pourtant pas lui-même posséder une science bien profonde. Il nous dit, par exemple, p. 217 : que l'électricité a été découverte par Nollet ; p. 238 : que Braid a amputé des malades qu'il avait hypnotisés, sans parler de Cloguet qui avait précédé Braid de longtemps dans

cette voie ; p. 247 : que l'abbé Faria, charlatan célèbre, — cela va de soi. — a étonné le monde *il y a quelque vingt ans*, quoiqu'il soit mort depuis environ soixantedix ans.

C'est avec le même sans-façon, nous devrions peut-être dire avec la même ignorance, qu'il *exécute* la métallothérapie, p. 240.

Quand on ne possède qu'une science aussi superficielle on est mal venu à jeter le ridicule sur des hommes (les magnétiseurs) qui, ignorants ou savants, ont du moins été sincères et animés du désir de faire le bien et de rendre service à l'humanité. Il est permis à tout le monde d'errer, c'est le propre de l'homme, c'est peut-être à cela que se réduit la science. Mais ce qui n'est pas permis à ceux qui se disent savants parce qu'ils ont des diplômes, c'est de trancher si cavalièrement des questions discutables, je l'accorde, mais qui méritent examen.

Lorsque M. Regnard vient nous dire, par exemple, en forme de conclusions :

« Je ne vous ai pas parlé de la lecture à travers un bandeau ou par le moyen de la seconde vue, de la divination, de l'art de guérir les maladies par le magnétisme. Ces choses-là ne relèvent pas de la science. »

M. Regnard devrait se rappeler : 1<sup>o</sup> qu'il se met en contradiction avec ses propres principes : « Je vais vous montrer des faits, vous exposer des expériences » 2<sup>o</sup> que ces faits et ces expériences de lecture à travers un bandeau ou par le moyen de la seconde vue etc., ont été réalisés et constatés par une foule d'hommes de tous pays, qui ne le cèdent ni en science ni en bonne foi aux perruques académiques dont la montre est toujours en retard de trois ou quatre siècles sur le chronomètre universel.

Il nous semble enfin, que, malgré son vif désir de ne pas être confondu avec les dupes et les charlatans, M. Regnard n'échappe pas tout à fait à l'une ou à l'autre de ces classes.

Nos lecteurs pourront en juger par l'anecdote suivante que nous copions à la page 230 de son livre. Il

La quatrième édition de *Traité élémentaire de Science occulte* de Papus paraît dans quelques jours. Annonçons que cet auteur prépare un nouveau volume sur la *Magie pratique*, qui doit paraître avant Pâques.



AVIS AUX VÉGÉTARIENS. — On trouve du *pain de Graham* ou *Whole meal*, 33, avenue de l'Opéra.

## PÉRIODIQUES REÇUS A L'INITIATION

### PHILOSOPHIE

**La Religion Laïque.** 3, rue Mercœur, Nantes. — Abonnement : 3 francs par an.

**Philosophie générale des étudiants Swédenborgiens libres.** Trimestrielle. M. LECOMTE, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

**Le Devoir.** Journal des Réformes sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement : 10 francs.

**Les Sciences mystérieuses,** 17, rue des Fabriques, Bruxelles.

**Le Magicien.** Directrice: M<sup>me</sup> LOUIS MOND, 14, rue Terme, Lyon.

### THÉOSOPHIE

**L'Aurore.** Sous la direction de LADY CAITHNESS, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. Mensuel, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Abonnement : 15 fr.

**Le Lucifer.** Dirigé par M<sup>me</sup> BLAVATSKY et MABEL COLLINS. Texte anglais. Mensuel. Londres, 15, Duke Street Adelphi.

**The Theosophist.** La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. Texte anglais.

Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement : 25 francs.

**Le Sphinx**, à Leipsig (Allemagne). Texte allemand. Directeur : HÜBBE SCHLEIDEN.

### FRANC - MAÇONNERIE

**La Chaine d'Union de Paris**. Journal de la Maçonnerie universelle. 24<sup>e</sup> année, novembre 1888. (Recommandée.)

**Bulletin Maçonnique de la Grande Loge symbolique Ecossaise**. Paris, rue Monge, 29. — France : un an : 6 fr.

**La Truelle**. — Paris, 17, passage Saulnier. — Un an : 12 fr.

**Le Monde Maçonnique**, 32, rue Perronnet (Neuilly). — Abonnement : 12 francs par an.

### MAGNÉTISME

**Journal du Magnétisme**, directeur : H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

**Le Magnétisme**, revue générale par DONATO.

**La Chaine Magnétique**, directeur : L. AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

### SPIRITISME

**La Revue Spirite**, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 1, rue Chabanaïs. — Abonnement : 10 fr.

**Le Spiritisme** (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement : 5 francs.

**La Lumière**, directrice : M<sup>me</sup> LUCY GRANGE, 35, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — Abonnement : 6 francs.

**La Vie posthume**, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement : 6 francs.

**Moniteur Spirite et Magnétique** (mensuel), 71, rue Bosquet-Saint-Gilles, Bruxelles. — 2 fr. 50 par an.

**Lux**, 142, casilla Postale, Roma. — 15 fr. par an.

## LITTÉRATURE

La *Revue de Famille*, publication bi-mensuelle. Directeur : JULES SIMON. — Administrateur : TONY BOREL. — Abonnement : 40 fr. par an. Editée par E. TESTARD ET C<sup>ie</sup>, 10, rue de Condé, Paris. — Superbe publication grand in-8 (Recommandée).

La *Tribune Populaire*. 57, rue Lepic, Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.

La *Revue Française*, organe mensuel des concours poétiques du Midi. Agen, 6, rue Puits-du-Saumon. — Abonnements : 10 fr.

Bulletin des *Sommaires*. Indispensable à tout écrivain et à tout lecteur sérieux. 44, rue Beaunier, Paris. — Envoi gratuit sur demande par carte postale.

## LA PRESSE

Le *Mot d'ordre*, la *Revue Spirite*, le *Magicien*, le *Lotus*, la *Chaîne d'Union*, le *Livre* ont annoncé et commenté les premiers numéros de *l'Initiation*, nous les en remercions.

Notre savant collaborateur le Docteur FOVEAU DE COURMELLES a fait, dans le *Voltaire* du 20 décembre, une étude sur la Névrose qui mérite d'être citée.

Le *Gaulois* a consacré un blok-note parisien à l'*Alchimie* à propos de la dernière publication de Papus.

Parmi les périodiques étrangers qui ont annoncé *l'Initiation*, citons particulièrement le *Theosophist* de Madras et le *Lucifer* de Londres.

Le Gérant : ENCAUSSE.



## PARTIE INITIATIQUE

---

### DECLARATION

#### A NOS LECTEURS ET A NOS ABONNÉS

---

L'IDÉE qui a présidé à la fondation de *l'Initiation* est la Tolérance absolue pour toutes les écoles s'occupant plus ou moins des sujets de Haute Philosophie et d'Occultisme.

Devant le sectarisme sans cesse grandissant, qui menaçait de transformer en ennemis les écrivains et les penseurs poursuivant un même but, nous avons voulu faire œuvre de conciliation et de synthèse.

Nous avons voulu montrer aux membres de la Société Théosophique, aux Kabbalistes occidentaux, aux fervents du Spiritisme, du Magnétisme ou des autres branches de l'Occultisme, qu'une doctrine identique par beaucoup de points les rassemblait tous dans un même but. Les questions de personnes ont malheureusement trop souvent le pas sur les questions de doctrines et c'est là qu'il faut chercher la cause véritable des dissensions qui partagent en sectes

souvent irréconciliables, toutes les petites chapelles passées, présentes et à venir.

Voilà pourquoi nous avons fait appel à toutes les écoles en fondant l'*Initiation*, et nous sommes heureux de constater l'empressement avec lequel écrivains et public ont répondu à notre attente.

L'indépendance absolue garantie à tous les rédacteurs a permis de grouper dans un même organe des Théosophes et des Spiritistes, des Philosophes et des Magnétiseurs en compagnie de littérateurs et de poètes tous déjà connus et beaucoup déjà célèbres.

C'est qu'il s'agissait d'Idées et non de Personnes, de Doctrines et non de Dogmes.

L'indépendance a quelquefois ses désagréments et chaque école n'a pas manqué de protester contre une Revue qui laissait place aux autres idées. La Société Théosophique nous a dit que nous n'étions pas assez exclusivement théosophe, les Spiritistes nous ont accusé de l'être trop, les Catholiques nous ont soupçonné de trop de Franc-Maçonnerie et les Francs-Maçons de trop de Catholicisme. Nous sommes indépendants, voilà tout, c'est là notre seule raison d'être et nous pouvons être fiers d'avoir atteint notre but.

Mais, une conséquence plus grave de l'indépendance, c'est l'hésitation du Public à se faire une opinion devant les déclarations, identiques sur le fond quoique différentes dans la forme, des diverses écoles. L'*Initiation* consiste cependant à fournir des éléments de travail que l'initié développe ensuite d'après ses seules forces et suivant ses désirs; mais le Public, sauf de rares exceptions, n'aime guère travailler et

cherche à acquérir de nouvelles connaissances le plus agréablement qu'il peut.

Nous tenons à honneur de le contenter et pour cela deux moyens nous sont offerts.

D'abord de réunir le comité de rédaction de l'*Initiation*, composé d'écrivains français connus et appréciés par le public, et de transformer ce comité en petit tribunal dogmatique qui ajouterait des notes *dans le texte* des auteurs dont l'opinion serait différente de celle du comité.

Ce procédé est déplorable au premier chef ; d'abord parce qu'il supprime du coup la raison d'être de la Revue : l'Indépendance ; ensuite parce qu'il crée un inconvénient encore plus grave. Celui qui met les notes, n'a, le plus souvent, jamais lu les ouvrages sur lesquels s'appuie l'auteur dans ses déductions, ce qui le porte à commettre des erreurs dont est coutumière certaine Revue dont c'est là le procédé. Outre l'indélicatesse de l'action, cela crée des froissements entre l'auteur et la Revue d'où résultent des polémiques, prenant de la place et fatiguant le public qui achète un journal pour s'instruire et non pour assister à une scène de pugilat épistolaire.

Voilà pourquoi nous éviterons toujours les polémiques et, si nous sommes obligés d'en venir là, nous les reléguerons dans le petit texte, tout au bout de la Revue.

Le procédé des notes *dans le texte* est donc impraticable et force nous est d'en chercher un autre.

Après réflexion, nous avons écarté de même l'idée de faire suivre d'articles rectificatifs les travaux de

nos rédacteurs qui ne cadreraient pas avec nos idées personnelles, ce système enlevant aussi toute indépendance à la Revue.

Nous croyons avoir résolu toutes les difficultés du problème par la création d'une nouvelle partie de la Revue, intitulée

### PARTIE INITIATIQUE

La partie initiatique, placée en tête de la Revue, traitera de l'*Initiation* sous toutes ses formes, histoire, traditions, enseignements, etc., mais au point de vue des idées spéciales des rédacteurs unis par *une même doctrine*. Ainsi sera réalisée la promesse que nous avons faite d'ouvrir un COURS DE SCIENCE OCCULTE aussi clair que possible. Cette partie seule de la Revue sera réservée aux développements doctrinaires et la Partie Philosophique et Scientifique constituera comme avant une véritable *tribune libre* où toute indépendance sera assurée aux rédacteurs. Ainsi se trouvent conciliés les intérêts du public et la liberté des écrivains.

Nous demandons pardon à nos lecteurs et à nos abonnés de les avoir entretenus de nos questions d'ordre intérieur; mais ils comprendront sans doute la nécessité où nous étions de le faire.

Nous ne pouvons terminer sans remercier tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre du chaleureux accueil qu'ils ont bien voulu lui faire. Grâce à eux nous avons fait beaucoup; mais avec leur concours nous pouvons encore mieux faire. Que chaque lecteur, que chaque abonné, prenne à cœur de répandre l'*Initiation*

de son mieux. Il s'agit ici d'idées et non d'argent, car on comprend facilement que ces sortes de publications coûtent presque toujours beaucoup plus qu'elles ne rapportent et notre intention n'est pas de faire une affaire commerciale. Nous désirons avant tout renforcer l'armée nombreuse de tous ceux qui luttent contre les fausses conclusions du Matérialisme déjà bien ébranlé. C'est une œuvre de synthèse que nous avons entreprise, et dans ce groupement de tous les penseurs contre l'ennemi commun, il ne doit plus y avoir ni Kabbalistes, ni Théosophes, ni Spirités, ni Magnétiseurs, il ne doit exister qu'une seule et même armée d'écrivains, résolus à combattre de toutes leurs forces les conséquences sectaires et démoralisantes du Matérialisme sous toutes ses formes ! C'est à cette renaissance des idées philosophiques que nous convions tous ceux qui s'intéressent à notre entreprise.

Nous avons montré le chemin ; quelle que soit maintenant la longueur de notre carrière nous aurons du moins la certitude d'avoir poursuivi sans faillir la réalisation de notre but. Nous avons confiance dans les nombreuses sympathies qui nous entourent et nous sommes persuadés que tous ceux qui comprennent l'importance de ce mouvement, qui s'accroît chaque jour davantage, ne manqueront pas de le répandre de leur mieux.

Que chacun prenne confiance et s'unisse de cœur et d'action avec nous tous et nous sommes sûrs d'atteindre au but sans tarder.

Détruisons la haine religieuse en dévoilant l'UNITÉ de tous les *cultes* dans *une seule Religion* ; détruisons

la haine philosophique en proclamant l'UNITÉ de toutes *les doctrines* dans *une même Science*.

Groupons-nous, écrivains et lecteurs, dans la poursuite de la *Vérité* et puissions-nous un jour inscrire au fronton de notre œuvre cette belle parole de Morin :

A CEUX QUI, FATIGUÉS D'APPRENDRE, DÉSIRENT ENFIN SAVOIR !

*La Direction :*

F.-CH. BARLET (M. S. T.) STANISLAS DE GUAITA (S.)

G. MONTIÈRE (S.) PAPUS (S. I.).

